

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 663.—SAMEDI, 16 JANVIER 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. LE CHANOINE F. BOURGEAULT

Vicaire capitulaire, administrateur de l'archidiocèse de Montréal.—Photo. L.-E. Desmarais



TRANSLATION DES RESTES DE MGR FABRE : Le défilé au coin des rues du Palais et Cathédrale

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 JANVIER 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Castorville, par Aimée Patrie.—Translation des restes de Mgr Fabre (avec gravure), par Firmin Picard.—Deux académiciens, par F. P.—Nouvelle : Mariette (avec illustrations), par Alph. de Calonne.—La Sainte-Catherine à Paris—Conseils pratiques.—Poésie : En hiver, par J. Archambault.—M. le chanoine F. Bourgeault, par Firmin Picard.—La toilette du ciel, par Firmin Picard.—Petite poste en famille.—Joie et tristesse, par J.-E. R.—Poésie : La patrie canadienne, par Augustin Lellis.—La mode modeste.—A tire d'aile, par Fauvette.—Notes d'histoire naturelle.—Renseignements divers.—Théâtres.—Feuilletons : Le trésor des Montagnes-Rocheuses ; La Veuve du Garde.

GRAVURES.—Portrait de M. le chanoine F. Bourgeault, Vicaire capitulaire, administrateur de l'archidiocèse de Montréal.—Translation des restes de Mgr Fabre : Le défilé au coin des rues du Palais et Cathédrale.—La cathédrale Saint-Jacques le Majeur, où ont eu lieu les funérailles.—Une vue du palais archiépiscopal.—La foule aux abords de la cathédrale.—La chape ardente dans le palais épiscopal.—Pendant le service divin.—La crypte où reposent les restes de Mgr Fabre.—Beaux-Arts : La toilette du ciel.—1er banquet de la société canadienne à Paris.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 18 décembre 1896.

Le grand événement du mois est passé ; on a acclamé et fêté Sarah Bernhardt, l'admirable artiste qui, tant de fois, nous commanda avec un art puissant, l'amour ou la haine, l'indifférence ou la tendresse.

Les poètes fameux lui ont chanté sa gloire, pendant que tous les grands noms l'applaudissaient, et Sarah rayonnante de bonheur, regardait souriante toutes les fleurs de l'admiration qui, en gerbes ou en bouquets, disaient leur exquise et éternelle chanson de fête.

"Tout-Paris" s'est rendu à la Renaissance, ce jour-là, et par sa présence et par ses applaudissements mérités, il a tressé une palme de plus à l'immortelle artiste qu'est Sarah Bernhardt.

Tout en haut de Montmartre, près de l'église du Sacré-Cœur, il y a des rangées de bicoques où se vendent chapelets, statuettes, images et souvenirs de toutes sortes de l'église mystérieusement grandiose qui s'élève là, sur le rocher dominant.

Et j'étais dans le temple, les vêpres finissaient,

et les sons de l'orgue allaient frissonner jusqu'aux extrémités des chapelles et s'éteindre lentement dans la voûte en pierre d'où, peut-être, ils s'en vont là-haut.

Il semble que, dans ce temple magnifique du Sacré-Cœur de Jésus, on se sente enrichi par la confiante prière criant les besoins de la terre au ciel et à son Auguste Roi.

L'éternelle et divine dévotion chante là son hymne du cœur, et les âmes pieuses y causent avec les saints de l'au-delà sacré.

En sortant de l'église, il était près de six heures du soir, j'allai sur le parvis, qui semble un observatoire dressé au-dessus de la ville et de son abîme de douleurs, d'amour ou de joies passagères, et je regardai longtemps Paris et les lumières des rues, qu'on aurait dit être une continuité d'étoiles suspendues à la courbe que faisaient les cieux.

On voit Paris au pied de Montmartre et Montmartre dominé par le temple du Sacré-Cœur qui écrase et entoure la Butte de sa majesté hautainement sainte, mystérieusement belle.

Tout étranger, chrétien ou non, qui visite le Sacré-Cœur, voit Montmartre, emporte, de ceci et de cela, un souvenir unique et profond.

Quand la Savoyarde sonne, Montmartre tremble, et les sons magnifiquement harmonieux de la cloche géante se perdent dans l'infini au-dessus de Paris qui les écoute.

En descendant les hauteurs de la Butte, on a un souvenir immense, et il reste au cœur une religieuse impression sur laquelle fleurissent des roses d'une confiance sainte et indéfinissable.

Au pied de la Butte, nous descendons, puis, en passant sur le pont Caulaincourt qui traverse le cimetière de Montmartre, nous arrivons rue de Maistre pour monter ensuite la rue Lepic.

La rue Lepic, dont l'ascension est difficile, décrit une courbe où presque au haut nous apercevons le fameux *Moulin de la Galette* dont parlent toutes les légendes amoureuses de Montmartre.

À la rue Lepic, succèdent dix petites rues étroites et singulièrement originales.

Si vous passez par là le dimanche, on vous regarde avec des yeux étranges où brillent des pensées d'envie peut-être si votre costume est riche, ou de curiosité profonde. Néanmoins, il y a aussi dans ces yeux des éclairs d'orgueil content de voir ainsi admirer leur chère Butte.

Quand le soir tombe, vous voyez les caboulots et les mastroquets de ces rues petites, pauvres et sombres s'allumer blafardement, et, les figures d'artistes, de rapins et d'ouvriers qui sont là se racontant leurs modestes luttes pour la vie ; les femmes en tablier et les compagnes—aimées des artistes—se mêlent aux vendeuses d'amour, et toutes parlent de leurs petites affaires : les unes avec un air content et gai, tandis que les autres, songeuses, accoudées le menton dans la main, se plaignent de la dureté du sort, de ceci et de cela.

Beaucoup de cabotins se lamentent contre leurs directeurs, en faisant de l'esprit douteux, alors que d'autres commandent au garçon des verres d'absinthe ou des huîtres avec du vin blanc ; ces derniers ont de bons engagements, du moins ils s'en vantent.

Montmartre est la demeure favorite des chanteurs de cafés-concerts et des acteurs, en même temps que celle des artistes de tous genres.

Dans ces cabarets de la Butte, on trinque, on chante, on rit et les bonnes commères, taquinées par les garçons ou les clients, disent avec une grosse voix souriante : " Ah ben ! mon vieux, t'as pas peur ! "

Hier, à onze heures du matin, passaient, sur le boulevard Saint-Germain, une cinquantaine d'étudiants tenant des bougies, des lanternes vénitiennes et des flambeaux dont la lueur s'éteignait dans une brume intense qui enveloppait sinistrement Paris.

Les étudiants chantaient des chansons du quartier, et, gesticulant d'une manière tragique, ils semblaient des délégués de l'autre monde, tant le cadre qui les entourait était macabre avec la brume jaune, les lumières allumées aux fenêtres, et les arbres tristement rangés comme des squelettes, alors que les passants glissaient sur les trottoirs humides, tels les fantômes dans l'obscurité.

La triste nature, au ciel de plomb, enveloppant tout de son voile, de ce voile qu'on aurait dit venant des champs de la Mort, montrait Paris sous un aspect original et nouveau, tandis que la vie grouillante quand même, s'affirmait par un clapotement sur les trottoirs et des cognements de pavés que faisaient les lourdes voitures. Au-dessus de cela, les voix d'étudiants dominaient—plaintes sonores—en tintant, dans la brume, des chansons, mais des chansons dites sur un ton de *libera*.

Les étudiants passaient, cependant la brume restait et ce matin seulement, il faisait temps clair malgré la désertion du Soleil—illustre dieu dont les sourires sont des rayonnements qui nous rendent joyeux, tous jours.

Rodolphe Brunet

CASTORVILLE

A Mme W. Larue, Québec, respectueusement offert.

—Il y a de cela trois mois.—Depuis une heure nous naviguons sur la rivière St-Charles, en face de Lorette, Melle G.... sa gracieuse mère et moi. Le soleil, déjà, baissait à l'horizon, jouant ses pâles rayons de septembre sur la calme surface de l'eau, où se miraient les coquettes marguerites penchées sur les bords et jusqu'aux grands arbres qui semblaient y contempler avec orgueil leur riche parure d'automne, toute d'or et de pourpre.

Absorbées par le charme du tableau sans rival qu'offraient le paysage de cette heure et le jeu discret du vent courant sur l'écharpe bleue de l'onde comme pour y semer des diamants—rides et mirages nous donnant l'illusion d'innombrables pierreries perdues dans la soie froncée d'un vaste écrin—nous restions, mes compagnes et moi, longuement silencieuses.

" Accostons ici, me crie tout à coup mon amie de l'autre bout du canot."

—Volontiers, dis-je en soulevant, d'un coup plus vigoureux de ma pagaie, un blanc mouton.—

Notre embarcation fait encore quelques bonds en avant et vient se ranger au pied d'un arbre qui se courbe pour nous offrir ses branches, tel un galant nous tendant la main.

La première, je mets pied à terre ; mes amies me suivent. Nous sommes dans la belle forêt de Castorville.

À l'instant conquise par la poétique beauté de cette nature un peu sauvage, me voici rêvant des beaux jours de l'été et des brillants papillons qui, aux heures ensoleillées, dans le mystère des sous-bois, disaient leur amour à de gracieuses fleurettes.... Maintenant l'automne a brisé les charmes des pauvrettes et ces oublieux amants d'une aurore, déployant leurs ailes diaphanes, fuient vers quelque autre coin du ciel bleu, tandis que les dernières corolles fanées se balançant encore languissamment au bout de leurs tiges, grelottent sous la bise qui les secoue brusquement, emportant un à un leurs pétales—lambeaux flétris d'une splendeur passée qu'elle disperse capricieuse et sans respect.

Près de moi une paquerette isolée incline son cœur d'or vers la terre. Je m'approche et je la cueille, mais, ô miracle ! il me semble qu'un imperceptible frisson court dans la dentelle blanche de sa collerette. Est-ce plaisir au contact d'une main compatissante qui la sauve ? est-ce horreur de se sentir arrachée du sol où elle voulait mourir ?... Mystère !...

Et seuls, maintenant, dans la mousse aux tons de

bronze les quatre temps étalent leurs couronnes vertes enchaissant des perles rouges.

Le sentier battu que nous suivons nous jette bientôt dans un autre très large et découvert. Nous nous y engageons et le parcourons jusqu'à la cabane où il se termine.

— L'herbe croit, aujourd'hui, dans le chemin de ma retraite depuis que le misanthrope Louis Panet—conseiller exécutif en 1837 et plus tard sénateur—qui, désertant le confort d'une résidence somptueuse, aimait à venir s'y reposer quelques heures de la société des hommes, s'en est allé contempler de là haut cette humanité qu'il jugeait si étrangement. si justement peut-être ? Mais là, tout au bout, elle est religieusement conservée, la rustique construction qui entendit les soupirs de ce rêveur, abrita ses intimes jouissances ! Les grands pins qui se pressent à l'entour comme pour la protéger, la défendre, reçurent les confidences du disparu ; le souffle parfumé qui passe, le soir, dans leurs rameaux, leur apporte encore de doux secrets, écho pieux d'une voix aimée d'outre-tombe et, quand la nuit attache son voile sombre à la face azurée du ciel, ils revoient sans cesse, errant à travers la forêt profonde, l'ombre de celui qui en fut l'amant passionné.

Voilà pourquoi, sans doute, les souples érables balançant leurs longs bras dans un mouvement machinal et continu—tels ces vieillards débiles secouant leur tête en un geste éternellement désapprobateur—semblent-ils s'agiter plus violemment sur notre passage, comme pris de furie au spectacle d'une profanation.

Enfin, nous voici devant la porte. Elle est close Mme Ls. . . . l'ouvre et c'est avec un sentiment de respect quasi mystique que je franchis le seuil.

Quel étrange tableau offre cet intérieur de lui pieds carrés à peine ? . . . La surprise et l'intérêt se partagent mes esprits pendant que mes yeux vont d'un objet à l'autre.

Dans un coin, un lit de sapin, à la tête duquel est suspendue une pauvre image représentant St-Louis, roi de France, méditant sur une couronne d'épines ; sur l'autre pan, dans le sens de la longueur de ce divan primitif, une branche vieillie et séchée avec, au-dessus ce memento tracé d'une écriture arrondie et ferme :

« Rameau béni reçu des mains de la bonne S^r Lef. . . . le 2 avril 1871, dimanche des rameaux, dans la chapelle des Srs Grises, à Ottawa.

Puis, toujours sur la muraille, bien en vue, à la place d'honneur, un humble crucifix témoignage d'une foi naïve et sans appareil. Ici et là, fixés par de petites chevilles en bois, quelques carreaux d'écorce de bouleau portant des vers et des pensées philosophiques de Lafontaine, Boileau, Montaigne, Virgile, Camille Flammarion et autres.

Le choix de cette cueillette me rend rêveuse et me voici méditant, à mon tour, sur cette parole de Boileau :

« Du Pérou au Japon, de Paris jusqu'à Rome
« Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme. »

Tout à côté, cet extrait d'une fable de Lafontaine accentue davantage la mélancolie du sourire qui court déjà sur mes lèvres :

C'était un buste creux et plus grand que nature.
Le renard en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, fit-il, mais de cervelle point »
Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !
LIV. IV FA. XI.

Un peu plus loin, crayonnées sur le corps même de la cabane, quelques bribes d'une poésie de Longfellow. J'essaye en vain de la reconstruire : le temps a fait son œuvre ; les mots estompés se confondent comme en un nuage. Seul, au bas, le nom de l'auteur demeure lisible, à peine altéré par l'humidité de la planche ; les années, sans doute, n'ont pas osé s'attaquer à lui.

Notre visite est terminée. En sortant, mon regard court sur les meubles : une table en bois blanc et deux banquettes dont l'une, à trois pieds, a été prise toute

d'une pièce au cœur de l'un des géants séculaires plantant cette solitude—et la porte de ma retraite fragile gardienne, se referme sur tant de riens précieux.

Nous traversons la passerelle jetée sur le ruisseau qui fait ceinture à la maisonnette, comme pour l'isoler davantage dans cette profondeur de la forêt, et je me retourne afin de donner un dernier coup d'œil à la fraîcheur de sa blanche toilette, chaque année renouvelée : touchante figure de l'admirable piété de la fille distinguée qui a conservé, sous la neige de nombreux hivers, le souvenir toujours jeune d'un père vénéré ; de la mémoire respectueuse du petit fils—le brillant magistrat—qui veille avec un soin jaloux sur ces modestes reliques.

De nouveau je vais par le chemin découvert où les premières feuilles mortes tombent déjà avec un bruit de soupir ; quelques-unes glissent silencieuses, effleurant, au passage, mes cheveux et mes joues : caresse d'adieu impuissante, à cette heure, à me tirer de la suave rêverie où plane ma pensée. Recueillie, je contemple, dans le passé, un bon vieillard qui faisait ses délices d'un réduit auquel il venait demander, chaque jour, un peu de silence et de méditation en compensation de la comédie tapageuse du monde, et devinant, à cette extrême simplicité de goûts, la grandeur de son âme et l'élevation de son esprit, je m'incline devant son souvenir.

Aimée Patrie

TRANSLATION DES RESTES DE MGR FABRE

(Voir gravures)

Le mardi, 5 de ce mois, avaient lieu les funérailles du regretté premier pasteur du diocèse de Montréal.

Dès la veille, vers trois heures après-midi, on transportait en grande pompe, du palais archiépiscopal à la cathédrale, les restes mortels de celui qui fut notre archevêque vénéré et bien aimé. Le cortège défila par les rues du Palais et Cathédrale : c'est le sujet d'une des photographies que nous offrons à nos lecteurs. Nous donnons également une vue du palais même.

Une foule immense et recueillie se massait sur les trottoirs et devant l'imposante façade de la cathédrale ; nos lecteurs auront une idée, par la troisième gravure de notre numéro actuel, du concours de peuple accouru à la triste cérémonie.

Afin de laisser à chacun de nos lecteurs un souvenir complet de ce grand deuil pour l'église de Montréal, nous avons cru bien faire de donner en outre une vue de la chapelle ardente dans le palais archiépiscopal, ainsi que l'intérieur de la cathédrale avec sa décoration grandiose dans sa simplicité—Mgr n'ayant voulu aucun luxe soit dans les tentures, soit dans les cérémonies même : aussi, la messe a-t-elle été chantée en plain-chant, cette mélodie étrange où l'âme pleure, gémit, soupire, semble ordonner suppliante !

FIRMIN PICARD.

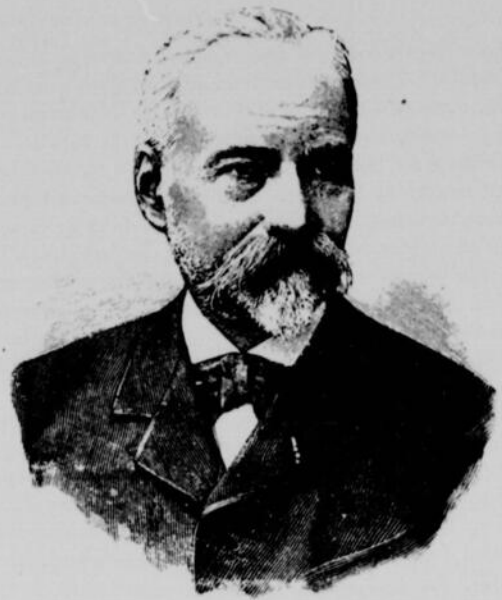
DEUX ACADÉMICIENS

M. ANDRÉ THEURIET

L'Académie française vient de recevoir au nombre de ses illustres, M. André Theuriet, écrivain des plus distingués, élégant, châtié, poète aimable et délicat.

Il a surtout une qualité rare de nos jours chez les romanciers ; car il est romancier, mais avec une finesse, une grâce sans pareille. Cette qualité qui le rend vraiment original, c'est de ne laisser tremper sa plume dans aucune fange, dans aucune boue : « s'il a rencontré des ruisseaux sur sa route, ou du fumier, il ne s'y est point vautré. » Il a dédaigné ces lieux communs infects, fétides, coulant comme une bave

honteuse dans les colonnes de presque tous les journaux, ici ou là-bas, sous le titre fallacieux de « Bonne Littérature » !



André Theuriet est un rustique, soit ; mais un rustique amant de tout ce qui est grand et sain.—Il n'est pas député.—Il est maire de Bourg-la-Reine, son village, et s'en contente.—Il a soixante-trois ans.

M. ALBERT VANDAL

L'Académie a reçu en outre, dans son sein, M. Albert Vandal, historien consciencieux par dessus tout. Il n'a que quarante ans, mais déjà, que de travail accompli par lui !

Il s'est attaché à ressusciter l'histoire de la France au-dehors, depuis la fin du règne de Louis XIV à la fin du règne de Louis XV, exhumant les dossiers de chancellerie de la Russie, de la Suède, de l'Autriche et de Venise, contrôlant ses découvertes dans les archives du quai d'Orsay. Il nous montre les hommes



de cette époque avec les passions et les faiblesses d'aujourd'hui. Loin de les incruiter dans des attitudes solennellement fausses, il les fait vivre sous nos yeux, préférant choisir quelque point à élucider, à exposer, plutôt que d'embrasser les séries de règnes et d'entreprendre un monument immense où le regard se trouble et se perd.

Ces deux nouveaux académiciens, élus le 10 décembre, remplacent : le premier, M. Alex. Dumas ; le second, M. Léon Say.—F. P.

Il faut sans cesse se rappeler les biens qu'on possède pour se consoler des biens qu'on n'a pas ou qu'on n'a plus.—T.

MARIETTE

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

I

Le village n'était pas grand, mais il était bien situé, au fond d'un vallon laurentien, au bord d'un ruisseau bleu, entouré d'herbages et couronné de bois feuillus. On y entendait ni les rugissements de la vapeur, ni les sifflets des chemins de fer ; seuls, le tic-tac d'un petit moulin et les mugissements des bestiaux taquinaient les échos. Les habitants étaient doux de caractère et simples de cœur ; on ne se rappelait pas qu'il s'y fût jamais commis un larcin, encore moins un crime. La paix régnait là comme dans les temps imaginaires, dont nous entretenaient autrefois les poètes.

Cependant, on vit, un jour, s'y produire un fait abominable : un fils osa lever la main sur sa mère.

Le père était mort depuis longtemps, laissant un petit héritage, dont la mère tutrice sut encore augmenter la valeur par son travail et sa prudence. Toute aux soins de sa petite ferme, elle n'avait pu surveiller, comme il l'aurait fallu, l'éducation de son fils Pierre. Dès qu'il sut marcher, celui-ci se montra violent, emporté.

—C'est la jeunesse, disait la mère, il faut que jeunesse se passe.

Et elle se passait pour Pierre à tourmenter les animaux, à dénicher des nids et à battre ses camarades. Il était vigoureux et fort et ne négligeait rien pour le faire sentir. A l'école, il marquait une vive intelligence, ne travaillait pas et savait tout. L'instituteur, un brave homme, très instruit, avait pour ce mauvais sujet des faiblesses paternelles. Il le punissait rudement, mais jamais il ne lui faisait faire ses punitions. Le soir, il avait plaisir à lui apprendre tout ce qu'on n'enseigne pas d'ordinaire dans les écoles primaires, mais il le faisait sous forme de causeries. S'il avait voulu donner des leçons, l'élève ne serait pas revenu. Il revenait, au contraire, avec plaisir, mais là, comme au foyer maternel, on avait pour ses fautes une indulgence coupable.

Heureusement pour lui, Pierre n'avait pas d'ambition. Il ne rêvait pas de devenir notaire, avocat, ou médecin. Il était cultivateur et comptait bien rester cultivateur, élever des bœufs comme son père, faire le commerce de beurre et de fromage comme sa mère, mais il voulait quereller à loisir et battre à son aise, bon garçon au fond, mais terrible dans ses colères. Il perdait la tête à la moindre contradiction, et, pour



IL SE PRÉCIPITE SUR SA MÈRE LE POING LEVÉ, MAIS C'EST MARIETTE QU'IL RENCONTRE.—Col. 1, page 597

une raillerie, il aurait tué son homme, ce qu'il aurait fait à dix-huit ans, si le maire, le bailli et des notables de l'endroit ne l'en avaient empêché. La cause était sérieuse, jugez-en :

C'était un dimanche. On causait dans le bureau de poste.

—Tu crois être le seul, lui dit un de ses camarades, qui parle à Mariette ?

—Mariette est une honnête fille, et elle est trop jeune pour qu'on lui parle.

—Trop jeune ! elle va avoir quinze ans. Le garçon de Sonnevill ne la trouve pas trop jeune, lui.

Mariette était la fille de l'instituteur et Sonnevill, un riche propriétaire du canton.

—Tu mens, répliqua Pierre, et je te défends de mal parler de Mariette.

—Ah ! ah ! tu en tiens donc, mon gars ?

—Si j'en tiens, ça ne te regarde pas. Mais je te répète que Mariette est trop jeune.

—Alors pourquoi lui fais-tu la cour ? Je t'en avertis le garçon de Sonnevill a de l'avance.

—Je te dis que tu mens.

Il y avait là les gens les plus sérieux du pays. On avait vu Pierre blêmir, et quand Pierre était blême, les coups n'étaient pas loin. Il avait saisi la canne d'un pauvre vieillard ; on la lui arracha des mains, il prit une chaise, et comme il la levait sur la tête de son adversaire, on poussa celui-ci et la chaise en retombant se brisa. Il tira son couteau.

—Pierre, s'écria le maire, vous allez commettre un crime !

Pierre s'arrêta soudain, remit son couteau dans sa poche et, rappelé à la raison, se rassit.

—C'est bon pour une fois, dit-il, mais retiens ta langue, sinon je te la coupe.

—Et il le ferait comme il le dit, ajouta le bailli.

II

Pierre allait avoir vingt ans. L'idée lui avait pris d'aller voir Montréal, la grand'ville, non qu'il fût devenu tout à coup ambitieux et qu'il eût la pensée de s'y établir, il voulait s'amuser, comme tant d'autres. On lui avait tant dit que Montréal était le paradis des joies et des fêtes, mais il ne se contenterait pas d'y aller par les trains de plaisir et d'y passer une journée, comme quelques-uns de ses compatriotes. Il avait conçu la pensée de s'y installer pendant un mois et d'y mener la vie orageuse d'un fils de famille. Pour faire cela, il demandait deux cents dollars à sa mère, à valoir sur les comptes de tutelle.

Quel était le mauvais génie qui avait soufflé cette idée au pauvre Pierre et qui lui avait en même temps révélé les mystères de la procédure ? Car il parlait de procès, le malheureux garçon, de procès à faire quand il serait majeur. Mais il n'était pas encore majeur, et sa mère, en bonne ménagère canadienne, en



IL LEVA LA CHAISE SUR LA TÊTE DE SON ADVERSAIRE.—Col. 3, page 596

savait assez sur ce point délicat pour ne pas s'effrayer des vaines menaces de son fils. Elle prétendait ne point jeter par les fenêtres l'argent de son enfant, et lui garder ces deux cents dollars qu'il avait la fantaisie de gaspiller.



ELLE OUVRIT SES BRAS, ET SON FILS S'Y PRÉCIPITA EN PLEURANT.—Col. 2, page 597

Dans une de ses courses au marché du village voisin Pierre avait rencontré un de ces drôles frottés de procédure, qu'on appelle "avocats de village," et qui vivent aux dépens de leurs dupes. Quoique Pierre fût très intelligent, la faconde du procédurier l'avait séduit, et il était rentré au village tout imprégné de ses doctrines.

La bonne fermière fut d'abord étonnée quand elle entendit son fils lui parler de sommations, de mise en demeure, et comme elle avait aussi sa tête de descendante de Normands, elle répondit vivement :

—Je connais mes droits, tu n'auras rien... avant le jour de ta majorité.

La scène avait pour témoin la petite Mariette, la fille de l'instituteur, qui venait assez fréquemment, depuis quelque temps, visiter la mère de celui qui l'avait si chaudement défendue. Mariette avait alors dix-sept ans et passait pour une fille de tête et de vertu, malgré les méchants propos qu'on avait voulu faire circuler sur son compte.

Elle regardait avec anxiété le jeune homme.

Il avait cette pâleur qui, chez lui, annonçait l'orage.

—Ma mère, dit-il, vous me donnerez l'argent que je vous demande. Il est à moi.

—Il sera à toi dans un an, répondit la mère, avant tu ne l'auras point.

—Je l'aurai, ou sinon !...

Il se précipita sur sa mère, le poing levé ; mais au lieu de trouver sa mère devant lui, c'est Mariette qu'il rencontra. Elle était droite et fière, l'œil tendu comme un arc prêt à lancer le trait.

Pierre, sous ce regard qui fouillait au fond de sa conscience, s'arrêta ; son front s'inclina et son bras sacrilège retomba le long de son corps.

Il ne prononça pas une parole, tourna sur lui-même et s'éloigna. Quand il revint, une heure après, Mariette n'était plus là et la mère était seule.

Il se mit à table pour le souper, ne mangea pas, ne desserra pas les dents, mais, de temps en temps, quand il croyait ne pas être vu, il regardait sa mère, et ses yeux étaient humides.

III

Il fut trois jours sans revoir Mariette, trois jours qui lui parurent bien longs. Cependant, il n'osait pas aller chez l'instituteur. Si celui-ci avait été informé de sa conduite odieuse, lui aurait-il ouvert sa porte ?

Tout le troisième jour, il erra autour de l'école. Il revenait désespéré lorsque, passant près d'un petit clos fermé par un mur en pierres sèches, à hauteur d'appui, il aperçut Mariette qui ramassait des fruits.

—Mariette, s'écria-t-il.

La jeune fille leva la tête. Eclairée par les rayons d'or du soleil couchant, elle était charmante ; mais son regard était froid et dur.

—Mariette, dit Pierre, pourquoi ne venez-vous plus à la maison ?

—Parce que vous êtes méchant.

—Mariette !

Mariette ne l'écoutait plus ; elle s'était éloignée.

Pierre eut bonne envie de se mettre en fureur, mais il n'y put parvenir. Il demeura seulement triste.

Le lendemain, il la vit debout sur le seuil de l'école. Il s'approcha d'elle. Il tremblait, il avait peur.

—Mariette, est-ce vrai, lui dit-il ; je suis méchant ?

—L'homme qui lève la main sur sa mère est un méchant, répondit-elle.

—O Mariette, vous avez raison, mais si vous saviez comme je le regrette, vous me pardonneriez.

—Ce n'est pas à moi qu'il faut demander pardon, c'est à votre mère. L'avez-vous fait ?

—Non, pas encore.

—Il faut le faire... tout de suite. Venez avec moi...

Et, sans attendre la réponse, elle prit le jeune homme par la main, la petite fille, et le conduisit vers sa mère. Quand celle-ci les vit entrer, elle pensa qu'ils ne venaient pas pour rien.

Pierre, la tête basse, s'avança vers elle.

—Non, pas ainsi, dit Mariette, à genoux !

Ce grand gaillard, ce colosse de vingt ans, poussé par la main frêle de la jeune fille, s'inclina et tomba aux pieds de sa mère.

—Ma mère, dit-il à travers un sanglot, me pardonnez-vous ?

La mère avait depuis longtemps pardonné. Elle ouvrit ses bras et son fils s'y précipita en pleurant. Mariette aussi pleurait dans un coin.

—Etes-vous contente, Mariette, demanda Pierre ?

—Oui, pour aujourd'hui, mais vous recommencerez.

—Jamais !

—Quel gage m'en donnez-vous ?

—Voulez-vous être mon ange gardien ?

—Écoutez Pierre, parlons sérieusement. Si d'ici un an vous ne vous êtes pas mis une seule fois en colère, si vous n'avez battu ni menacé personne, eh ! bien, je me déciderai peut-être.

Pierre en fit la promesse et la tint. Depuis lors il fut un fils soumis pour sa mère, un doux compagnon pour ses amis et pour sa femme un mari fidèle et... obéissant.

ALPH. DE CALONNE.

LA SAINTE CATHERINE A PARIS

(Voir gravure)

Notre gravure représentant la fête de la Sainte-Catherine à Paris, a été faite par l'excellent artiste canadien, M. Ernest Girard.

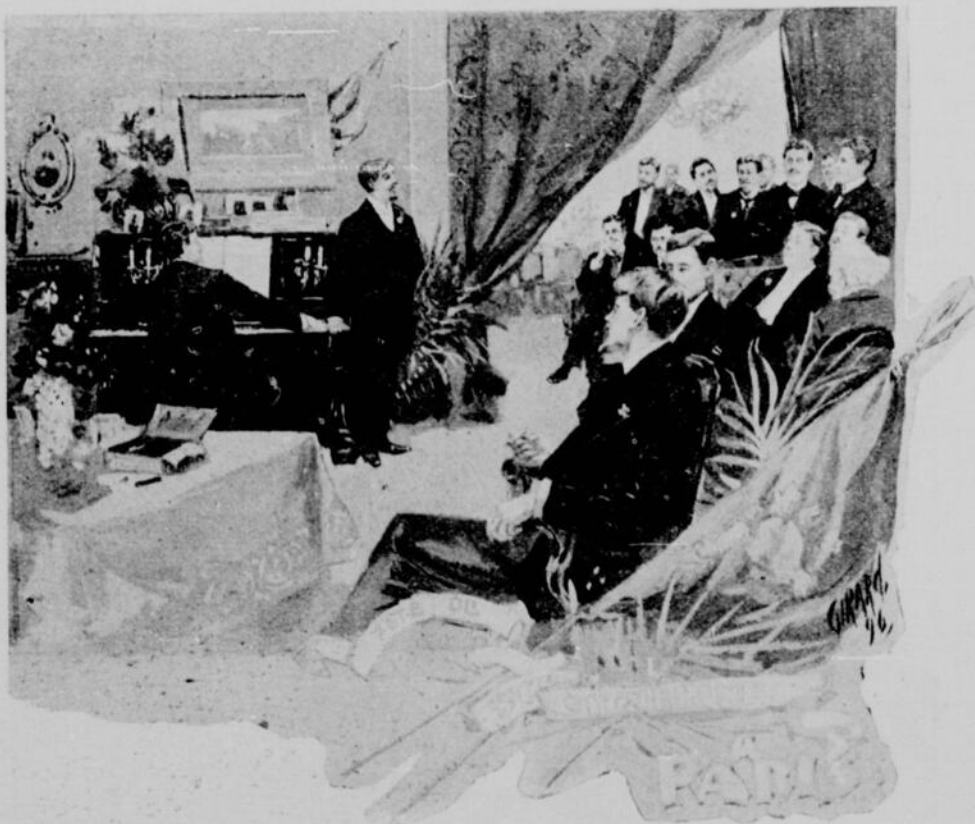
M. Girard, n'ayant pu se procurer les portraits nécessaires pour tracer la ressemblance des convives du 24 novembre dernier, a cependant réussi à en peindre quelques-uns d'une manière remarquable.

La gravure représente la salle du banquet, après le dîner, alors que le piano accompagnait les vieilles chansons canadiennes.

C'est un dessin d'une grande valeur artistique qui honore l'artiste et que LE MONDE ILLUSTRÉ est heureux d'offrir à ses lecteurs.

CONSEILS PRATIQUES

Une recette très simple mais fort odorante, pour réparer les objets en écume de mer quand un accident leur est arrivé. On prend de l'ail et on le pile de façon à en former une sorte de pâte. On en frotte et on en enduit les deux morceaux séparés par la fracture, on les rapproche soigneusement en les maintenant en contact au moyen d'un lien en fil de fer. Puis, on fait bouillir l'objet pendant une demi-heure environ dans une quantité suffisante de lait. On recommande également dans le même but un ciment qui réussit pour le verre ou la porcelaine et qui se compose de chaux vive mélangée avec un blanc d'œuf de façon à former une crème épaisse.

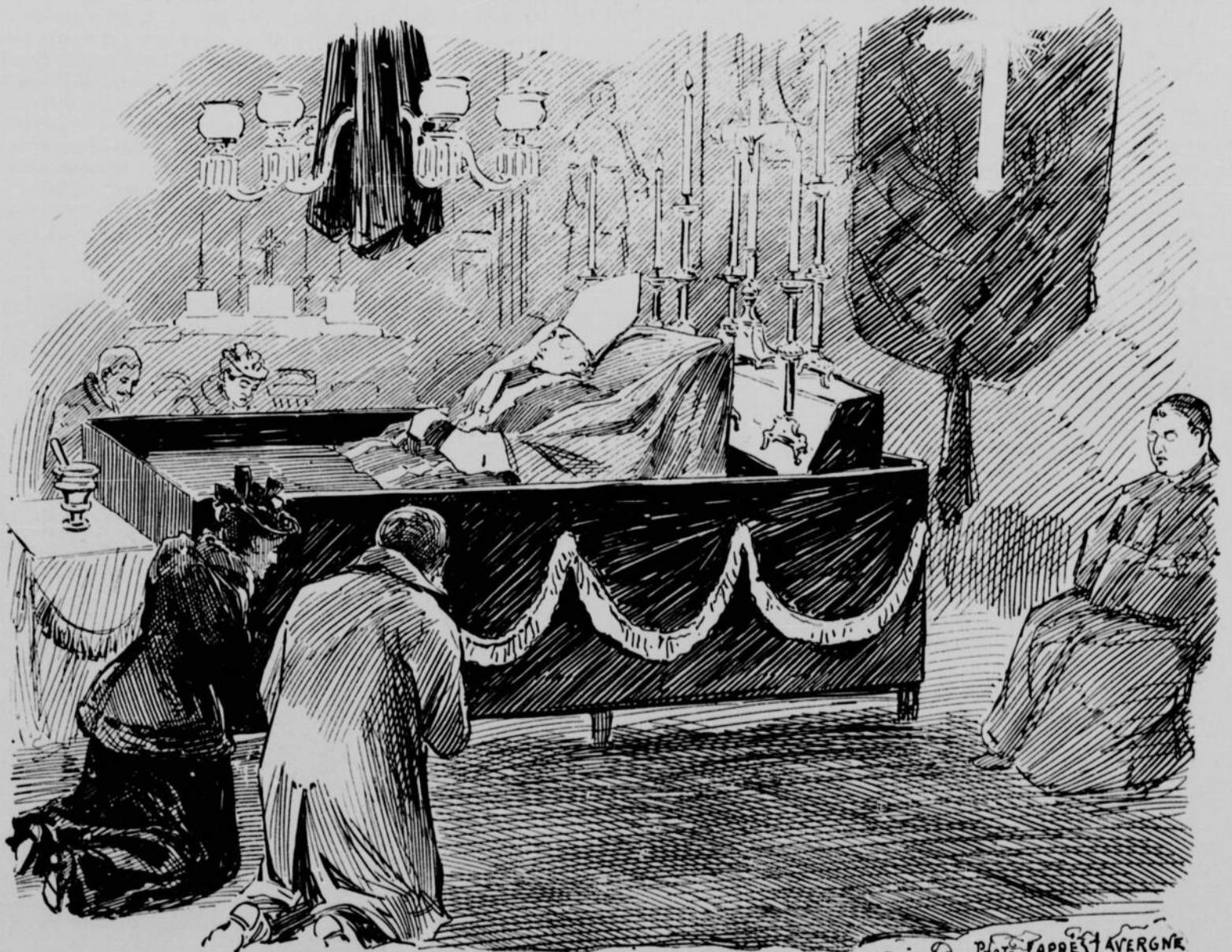


Ier BANQUET DE LA " SOCIÉTÉ CANADIENNE DE PARIS "

Composition et dessin de M. Ernest Girard



La cathédrale Saint-Jacques le Majeur, où ont eu lieu les funérailles



LES FUNÉRAILLES DE Mgr FABRE.—La chapelle ardente dans le palais épiscopal

ES PHOTO. LAPRES LAVERGNE

EN HIVER

*Si le vieux Janvier est frileux
Sous sa capote vermoulue,
S'il enveloppe, ce bon vieux,
Sa blanche tête chevelue.*

*C'est qu'il fait froid dans les sentiers,
C'est que le vent souffle et qu'il neige.
C'est que les grands arbres alliers,
Sont blancs de givre et blancs de neige.*

*Mais tout n'est pas rigide et dur,
Tout n'est pas mort sous la tourmente,
Car je connais plus d'un cœur pur
Vivant par l'amitié constante.*

J. ARCHAMBAULT.

Montréal, 1897.

M. LE CHANOINE F. BOURGEAULT

(Voir gravure)

S. G. Mgr Fabre, avant de mourir, avait manifesté le désir de voir nommer comme vicaire capitulaire et administrateur de l'Archidiocèse, M. le chanoine Florent Bourgeault, son vicaire général.

M. le chanoine Bourgeault est né à Lavaltrie, P. Q., le 23 février 1828, de Victor, et de Marie Joséphite Bourque. Il fit ses études au collège de l'Assomption, et fut ordonné prêtre le 14 septembre 1851 par feu Mgr Prince.

Il enseigna la philosophie, la théologie durant quatre ans à l'Assomption ; fut nommé vicaire à Saint-Polycarpe, et bientôt après, curé à Saint-Joseph-du-Lac (Deux-Montagnes).

En 1859, il était transféré à la Pointe-Claire, poste que délaissait Mgr Fabre qui venait d'être nommé chanoine titulaire.

M. Bourgeault demeurait dix-huit ans à la Pointe-Claire, et passait, en 1877, à Laprairie, où il demeura quatorze ans.

En 1891, il était nommé chanoine titulaire, et à la fin de 1892 il succédait comme vicaire-général à M. Maréchal.

Depuis, il a toujours occupé ce poste, où tous ceux qui ont eu affaire à lui ont été charmés de ses manières affables, de sa grande bonté pour tous. En plus d'une circonstance, nous avons pu apprécier sa douceur, sa grande charité ; aussi, sommes-nous heureux de lui payer un juste et public tribut d'hommage, de respect et de gratitude.

FIRMIN PICARD.

LA TOILETTE DU CIEL

(Voir gravure)

Petits enfants, écoutez !

On écrit toujours pour tous, dans le MONDE ILLUSTRÉ ; mais il est bon, n'est-ce pas, petits chéris, que l'on écrive un peu pour vous spécialement. Un journal de famille qui délaierait l'enfance ?... Ce serait un grand mal !

Un jour—c'était tout au commencement des temps, alors que le monde était encore un bouleversement informe où l'on voyait l'eau mêlée au feu, le feu mêlé à l'air, l'air mêlé à ce qui est devenu la roche.

Le Bon Dieu, voyant son œuvre se dessiner, et ayant créé déjà la lumière, à laquelle succède la nuit, envoya une légion innombrable de ses beaux Anges, que vous rappelez par votre grâce et votre gentillesse, mes petits amours, surtout lorsque vous vous montrez bons pour ceux qui souffrent, pour vos serviteurs, pour les pauvres. Il leur ordonna de semer, du haut des voûtes célestes, ces myriades de paillettes brillant comme des diamants, et que nous appelons *la neige*.

Quelques petits Anges prirent plaisir à balayer dans l'infini des cieux, quelques-uns de ces diamants : que le Bon Dieu cloua dans la voûte azurée, les allumant le soir et les éteignant quand le soleil perce " les voiles de l'aurore."

Ce sont ces jolies étoiles que vous voyez, mes petits chéris, et qui remplissent la profondeur des cieux pour charmer l'hon me... pour appeler la prière sur les lèvres des enfants, cette prière que Dieu aime plus que ses innombrables étoiles !

Depuis lors, les petits anges viennent, chaque hiver, verser par seaux ou plein leurs robes faites d'un morceau d'azur, les jolis flocons dans les espaces, afin de vous permettre de faire vos bonshommes de neige, vos amusantes glissades en traîneaux de toutes sortes.

Vous voyez, mes enfants, comme l'artiste a bien su rendre le travail des anges !

Ce qu'on ne saurait rendre, c'est la touchante puissance de vos petits cœurs si purs, sur le cœur du Très-Haut.

FIRMIN PICARD.

PETITE POSTE EN FAMILLE

J.-E. R., Québec.—Pas oublié du tout : nous publierons. Mais pour vous dire quand, nous ne saurions.

J. A., Montréal.—Nous insérerons, et avant que le vieux Janvier ait fait tout son temps

B. E., Montréal.—C'est bien un peu jeune et embrasé, mais c'est assez bien dit et un certain nombre de lecteurs... et de lectrices, s'y intéresseront sans doute. Nous publierons.

Urg. d'A., Montréal.—Non, malgré un certain mérite de facture, cela a un parfum par trop exotique. Faites-nous du *couleur locale*, avec la note nationale. L'exercice est meilleur.

R. R., Ottawa.—Reçu les chansons. Nous publierons tel que promis.

G., Québec.—Vous pourriez peut-être écrire cela, en prose, à votre jeune amie... avec quelque chance de succès. Mais quant à publier dans le MONDE ILLUSTRÉ, sous la forme versifiée que vous proposez, impossible.

Bluet, Ottawa.—Si vous vouliez bien ajouter une courte note relatant l'incident auquel vous faites allusion, avec une éloquence si indignée, les lecteurs non encore au courant comprendraient mieux. L'article sera alors parfait, et nous publierons volontiers.

JOIE ET TRISTESSE

A la cloche de ma paroisse natale ; dont la voix, depuis quelque temps, s'est éteinte

J'aime ce doux frémissement de l'airain sacré, dont la note vibrante et mélancolique va se perdre dans le lointain ; et quand, par un de ces beaux soirs d'été où je puis admirer toute la splendeur de l'astre radieux, se couchant dans sa gloire, quand la brise légère, de son souffle parfumé, secoue tendrement la rose qui se penche sur sa tige ; lorsque le tendre zéphyr jase et rit dans le feuillage, ou fait frissonner l'onde qui murmure ; enfin, lorsque dans un profond silence semble s'assoupir la nature, oh ! alors, si la voix d'une cloche bénie parvient jusqu'à mon oreille, je sens tout mon être tressaillir, et j'écoute respectueusement ce que dit à mon cœur cette cloche ; car c'est la voix de Dieu qui me parle, en face de la création.

J'écoute le suave chuchotement de ta prière, ô cloche, et mon âme, qui te comprend, aime unir sa voix à la tienne pour chanter en chœur un hymne de reconnaissance au divin Créateur qui te fit, toi, si sublime dans ta prière, ainsi que mon âme si belle par son origine...

J'écoute !... Mais qu'entends-je ?... Il m'a semblé qu'un soupir plein de tristesse s'est envolé avec ta dernière note ; ta voix s'est faite plus lugubre et ton chant plus mélancolique ! Que s'est-il donc passé là-haut, près du ciel, où tu règnes en souveraine ? Qui donc a pu t'empêcher de répondre, comme autrefois, au vagissement du nouveau-né que, quelques jours après peut-être, avec un long cri de détresse, tu renverras au cimetière ?...

Je comprends que tout sur cette terre a son déclin ; que tout doit finir et mourir tôt ou tard, et que ce que nous appelons la vie n'en est que le rêve ; mais toi qui fus faite pour annoncer la venue de l'homme au monde, et aussi son départ pour la céleste patrie ; toi qui fus faite d'airain pour vivre des siècles, tu n'as vécu que quelques années !... Ton regne, toi aussi, ne fut donc que d'un jour !...

J'écoute !... Mais, hélas ! à quoi bon ? mon âme est triste et la cloche est fêlée !

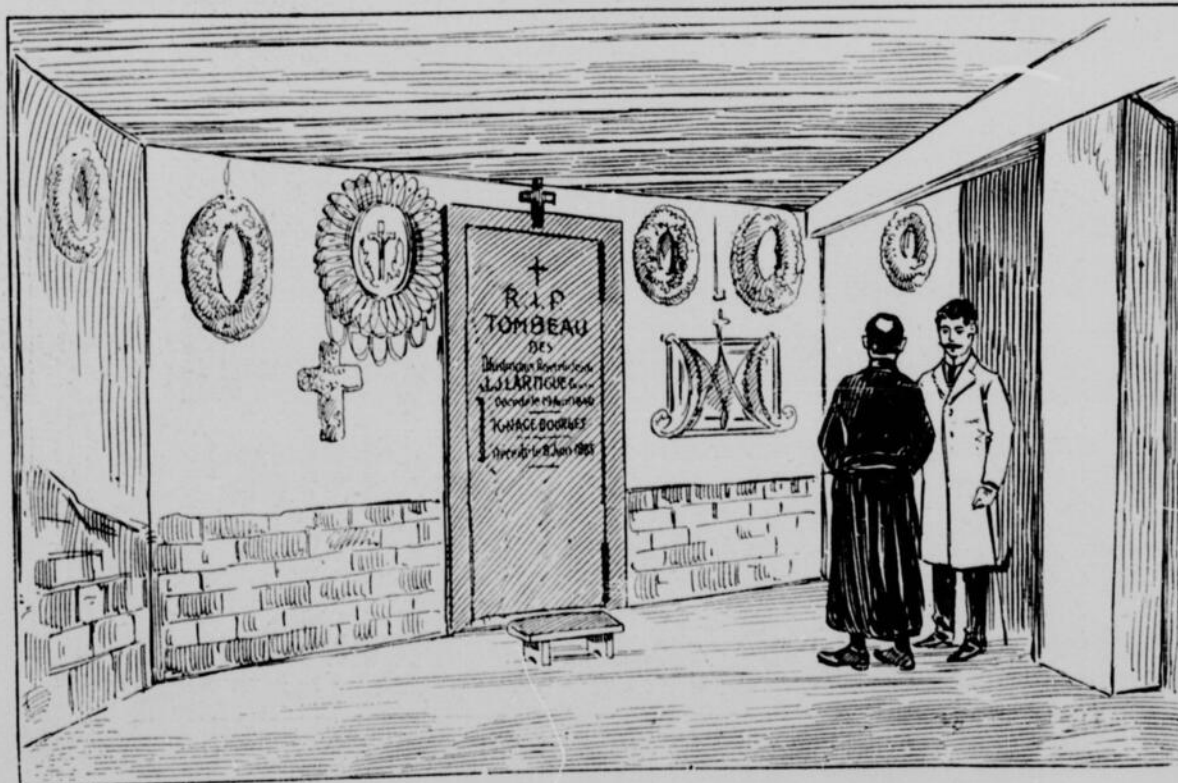
J.-E. R.

La canne de Jean était trop grande. Il la porte chez le menuisier et prie de la rogner par en haut.

—Comment par en haut ! fait le menuisier stupéfait.

—Mais certainement... c'est d'en haut qu'elle me gêne.

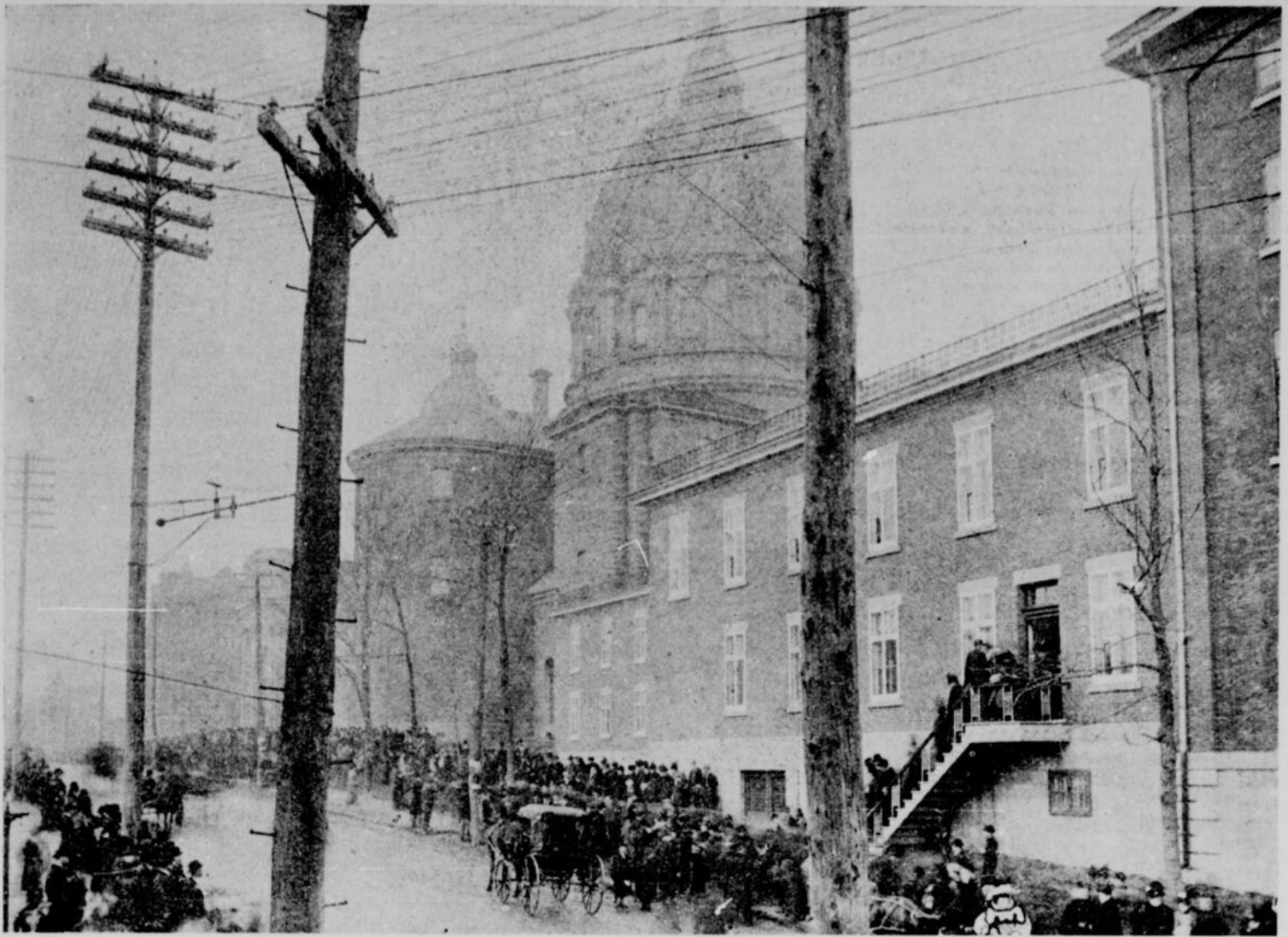
Le papier préféré du boulanger doit être le papier *pain*..



LES FUNÉRAILLES DE SA CRANDEUR.—LA CRYPTÉ OU REPOSE MGR FABRE



BEAUX-ARTS. — La toilette du Ciel



TRANSLATION DES RESTES DE MGR FABRE — La foule aux abords de la cathédrale



MONTREAL. — Une vue du palais archiépiscopal

LA PATRIE CANADIENNE

A MON TRÈS ESTIMÉ COUSIN, M. A. JAIKES, A CHICAGO

Notre patrie, objet d'un si profond amour,
C'est la terre bénie où nous vîmes le jour,
La terre qui connut nos premières ivresses,
Lorsque nous nous bercions sous de douces caresses,
La terre qui connut la première douleur,
Qu'une mère calma sur son généreux cœur...
Soutenus tendrement par la main maternelle,
Avec de petits cris, faible enfant qui chancelle,
Sur ce sol déjà cher en essayant nos pas,
Nous nous réjouissions dans nos premiers ébats...
Et nous avons senti dans le fond de notre âme,
S'allumer et grandir une brûlante flamme :
L'amour de ce pays qui se montrait si beau,
A mesure que l'œil découvrait du nouveau.

Il n'est point, nulle part, de ciel bleu plus limpide
Que celui qu'embrassait notre regard candide ;
Où, roi dans son palais, le somptueux soleil
A des rayonnements d'un éclat sans pareil ;
Où, pâle reine au sein d'innombrables étoiles,
La lune, sur la nuit, règne belle et sous voiles.
Il n'est pas un endroit où, versant ses trésors
La nature ne mette autant de grands décors.
Quand le printemps arrive avec sa riche escorte,
Féeriques essais des beautés qu'il apporte,
Partout, dans la verdure, interjetant des fleurs,
Comme des diamants aux vivantes couleurs,
Qui brillent tout l'été, même au milieu des ombres
Des immenses forêts, majestueuses, sombres ;
Quand, chargés de parfums, les zéphyrs caressants
Balaient mollement les épis mûrissants,
Que l'humble paysan en fredonnant moissonne,
Heureux de ces cadeaux que présente l'automne ;
Quand sur un manteau blanc de l'écrin hivernal
Retombent des joyaux d'argent et de cristal.

C'est la terre arrosée avec tant de vaillance,
Par nos aïeux luttant pour leurs droits, leur croyance ;
Et ce sang fit grandir, dans son effusion,
Le germe vigoureux de notre nation.
A ces colons venus de la France chérie,
D'être grande aujourd'hui tu dois, ô ma patrie !
Nobles, braves chrétiens, magnanimes soldats,
Sans reproches, sans peur, toujours prêts aux combats,
Ils ont su nous léguer une touchante histoire,
Qui fait à l'étranger notre honneur, notre gloire.
Et dans les pages d'or du livre du passé,
Leur nom victorieux est à jamais tracé !

C'est la terre bénie où respandit encore,
Au loin sur le hameau quand un rayon la dore,
La croix du temple saint où vers Notre-Seigneur
Nos humbles vœux d'enfant montaient de notre cœur.
C'est la terre où repose au fond des cimetières
Le corps des trépassés attendant nos prières.

Voilà donc les attrait, les sublimes liens
Qui nous attachent tous, ô braves Canadiens !
A ce vaste pays, lieu de notre naissance,
Que nous aimons, servons avec tant de constance ;
En nous réjouissant de ses nombreux succès,
En pleurant sur ses maux avec de vifs regrets,
En partageant le faix de toutes ses misères :
Forts de notre union, compatriotes, frères,
Joyeux dans les dangers d'enseigner la mort,
Courant aux ennemis, pour rehausser son sort.

C'est pourquoi l'exilé dans son âme attendrie,
Au nom mélodieux de sa chère patrie,
Vers laquelle sans cesse il tend à revenir,
Sent s'éveiller soudain un tendre souvenir
Qui fait couler ses pleurs et qu'il aime à poursuivre ;
Car s'il a le chagrin de ne pouvoir y vivre,
Résigné, dans son cœur, il espère toujours
Y voir, au moins, heureux, le terme de ses jours !

Augustin Lellis.

LA MODE MODESTE

Si vous avez de vieux châles hors d'usage, car la mode ne les accepte plus, drapés-en, avec goût, un piano, un chevalet, une petite table. Avec de ci, de là, un nœud de ruban ou une touffe de fleurs, vous ferez quelque chose de ravissant qui dissimulera l'usure d'un vieux meuble.



LES FUNÉRAILLES DE MGR FABRE. — PENDANT LE SERVICE FUNÈBRE
Croquis et dessin de Edmond J. Massicotte

A TIRE D'AILE

J'ai rencontré de par le MONDE...ILLUSTRÉ, une gentille petite alouette, dont le gai et poétique ramage m'a ravie et enchantée.

Dût cette assertion faire naître un sourire sur les lèvres sceptiques, je proclame que les congratulations venant de la part d'un oiseau, me touchent infiniment et ont pour moi une valeur tout à fait exceptionnelle. Bienvenue à la légère alouette, c'est une joyeuse messagère qui ne fera que semer du bonheur sur sa route et je suis certaine que le MONDE ILLUSTRÉ lui souhaite un cheerful welcome. Si Alouette veut chanter des duos, j'en suis. Ah ! oui, ma voix de contralto se marierait harmonieusement avec son doux et puissant soprano... Et qui sait ?... peut-être d'autres oiseaux, rossignols ou colibris, s'uniront-ils à nous pour les chœurs...

J'ai vu

l'Inde, de l'Afrique et du Sud de l'Amérique et qu'on y surnomme le vampire. Le corps de cet animal est d'environ deux fois le volume de l'écureuil et l'envergure des ailes mesure parfois cinq pieds. Cette espèce mange des fruits ainsi que des insectes. On prétend que cette chauve-souris est capable d'introduire la pointe de sa langue si adroitement dans les veines d'un dormeur que celui-ci ne s'en aperçoit pas. Pendant tout le temps de la piqûre, il évente le dormeur, agitant l'air, dans ce climat brûlant, d'une manière si agréable, que le sommeil en devient plus profond. Dans les régions que fréquentent ces oiseaux, il est dangereux de dormir en plein air ou dans une chambre dont les fenêtres sont ouvertes. Les ailes de la chauve-souris sont faites de manière à être contractées au gré de l'oiseau en innombrables plis. Elles peuvent ainsi tenir très peu de place, quand l'oiseau se repose, et être ouvertes très au large, quand il veut voler.

HISTOIRE D'UNE CIGOGNE

Cette histoire nous vient d'Allemagne. Elle est aussi extraordinaire qu'elle est vraie. Quelques enfants, habitants d'un village des provinces du Nord, découvrirent un jour qu'une cigogne avait fait son nid sur leur toit. Imbus des vieilles légendes comme de vrais Teutons, ils accueillirent la cigogne avec faveur dans la conviction que la présence de cet oiseau était un porte-bonheur infallible. Pendant tout l'été ils partagèrent leurs friandises avec leur amie à longues jambes qui fut bien vite apprivoisée.

Mais aux premiers signes des approches du froid, la

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE

PARTICULARITÉS DE LA CHAUVÉ-SOURIS

Probablement, un très petit nombre de personnes, en dehors de la classe des naturalistes, possèdent quelque idée des caractères particuliers de la chauve-souris, et surtout s'il s'agit de la chauve-souris d'espèce colossale, qu'on rencontre dans certaines parties de

mère cigogne se prépara à partir pour un climat plus clément. Les enfants s'attristèrent à l'idée de perdre leur favorite, mais leurs parents cherchèrent à les consoler en leur assurant que la cigogne ne manquerait pas de revenir au printemps. Cette assurance ne leur suffit pas, car ils ne pouvaient s'habituer à l'idée que la cigogne n'aurait personne pour la soigner pendant tout l'hiver. Ils tinrent donc conseil et trouvèrent une idée superbe qu'ils s'empressèrent de mettre en pratique. Ils écrivirent un petit billet de leur plus belle écriture allemande. Ils y racontaient que la mère cigogne leur était vraiment chère et ils priaient les bonnes gens du pays où elle passerait l'hiver de la bien traiter et de la leur renvoyer au printemps. Ils cachetèrent le billet, l'attachèrent au cou de l'oiseau avec un joli ruban de couleur et le cachèrent sous les plumes.

Le jour suivant, ils suivirent d'un regard attristé la cigogne partant pour d'autres climats. Le neige et la glace vinrent, la Noël apporta aux enfants les dons et les plaisirs ordinaires, mais leur favorite de l'été ne fut pas pour cela oubliée.

Quand le printemps reparut, les enfants ne passèrent pas un jour sans monter sur la plateforme du toit pour voir revenir leur chère cigogne. Un jour, enfin, ils l'aperçurent, aussi douce et aussi familière que jamais. On s'imagine de leur contentement. Mais quelle fut leur surprise quant ils découvrirent, autour de son cou et sous son aile, un autre joli ruban avec un billet adressé : "Aux enfants qui ont écrit la lettre que la cigogne a apportée."

Le ruban fut bien vite détaché et la missive ouverte. Elle était d'un missionnaire en Afrique. Il disait qu'il avait lu le billet des enfants, qu'il avait eu soin de l'oiseau et qu'il espérait que des enfants au cœur si bon et si compatissant pour les besoins d'un oiseau voudraient bien l'aider à vêtir et à nourrir les petits sauvages de sa mission. Le nom et l'adresse du missionnaire suivaient.

Les enfants, émus de compassion pour les pauvres petits néophytes, se mirent à collecter parmi leurs parents et connaissances, et purent envoyer au missionnaire une somme assez rondelette.

D'autres lettres s'échangèrent par la poste de telle sorte que les enfants allemands firent complète connaissance avec le missionnaire et ses petits noirs qu'ils continuèrent à secourir et à patronner.

RENSEIGNEMENTS DIVERS.

Lorsque les Russes entrent dans une maison—dit Mme Necker dans ses *Mélanges anecdotiques*—ils commencent par s'incliner devant une image de saint, qui est toujours placée dans le lieu le plus apparent et ordinairement devant la cheminée, après quoi ils saluent la maîtresse de la maison. Sous le règne du Tsar Pierre, les étrangers commencèrent à s'établir en Russie, et, au lieu d'une niche avec son saint, ils ornèrent de glaces leurs cheminées. Les Russes qui entraient y cherchaient le saint accoutumé. Se voyant dans la glace, ils s'inclinaient profondément, et comme ils voyaient que leur salut leur était rendu, ils s'écriaient avec admiration : "Les saints des étrangers sont bien plus polis que les nôtres."

Il paraît qu'on va discuter, au Parlement de la République Argentine, un projet de loi dirigé contre les célibataires, qui seront taxés depuis l'âge de vingt ans jusqu'à... vingt-quatre ans.

Ce projet de loi contient entre autres l'article suivant :

"Les jeunes célibataires qui repousseraient, sans motif légitime, la demande d'un aspirant ou d'une aspirante au mariage, et ne se marieraient pas, paieront une amende de 500 piastres au profit du prétendant ou de la fiancée."

Sans motif légitime ? Cela rend rêveur, ce petit bout de phrase.

Heureusement que ça ne se passe pas chez nous, cette affaire-là !

Nous en connaissons beaucoup qui seraient capables de désertir.

L'Académie française compte en ce moment trente-huit membres.

Deux fauteuils seulement restent à pourvoir, ceux de Jules Simon et de Challemeil-Lacour.

Le doyen de la docte compagnie est M. Legouvé, qui accomplira le 14 février prochain sa quatre-vingt-dixième année. L'auteur d'*Adrienne Lecouvreur* faisait encore des armes il y a deux ans.

Le membre le plus jeune de l'Académie est M. Albert Vandal, le dernier élu. Avant lui, le Benjamin du palais Mazarin était M. Paul Bourget.

M. Legouvé n'est pas seulement le doyen d'âge ; il l'est également par ordre d'élection.

Un matin, on vint dire à un honorable négociant que son fils avait perdu la veille dix mille francs dans un cercle, et qu'il était au désespoir, ne sachant comment les payer. Aussitôt, il fit appeler le jeune homme, qui arriva tout confus et tremblant :

— Mon fils, lui dit-il, tu as fait une sottise ; voilà les dix mille francs pour la réparer. Mais si tu dépenses ma fortune par avance, j'entends aussi moi en disposer comme il me plaît ; tu as dépensé dix mille francs au jeu, je vais en verser autant, sur ton patrimoine futur, à une œuvre de charité. Chaque fois que tu perdras, je paierai, immédiatement ou par testament, en faveur d'une œuvre honnête, utile, une somme équivalente à celle que tu auras follement dissipée... Est-ce compris ?

C'était si bien compris que le jeune homme ne toucha jamais plus une carte !

THÉÂTRES

Il y aura de grandes attractions, cette semaine, au Théâtre Français. Les guerriers japonais qui apparaissent sur la scène, donnent une exhibition de combat simulé à l'épée et au fleuret. Les combattants sont un homme et une femme, tous deux japonais. Ils ont remporté de brillants succès tant en Amérique qu'en Europe. Taneyoshi, c'est le nom de l'homme, était capitaine dans la Garde Impériale du Japon, au siège de Kisto en 1866. Cette attraction est des plus originales et est une addition intéressante au programme.

Cette semaine est très intéressante au Théâtre Royal, et les *Robie's Bohemian Burlesques* sont un sujet de grande bouffonnerie. Il faut rire du commencement à la fin de la représentation. Cette pièce est la meilleure qui ait apparue sur la scène depuis l'ouverture de la saison théâtrale, et les acteurs comiques sont de premier ordre. Cette compagnie, qui n'a que quatre mois d'existence, a émerveillé tout New-York durant dix

semaines consécutives. L'ensemble est parfait, et nul doute que les amateurs de théâtre profiteront de cette occasion qui leur est offerte.

SEUL IL SUFFIT

Pour les affections de la gorge, des bronches et des poumons, n'employez que le *Baume Rhumal* seul ; il vous guérira promptement et sûrement.

AUTOUR DE LA CUISINE

Gâteau de pommes de terre.—Faites une purée de pommes de terre ; mélangez-la avec un bon morceau de beurre ou de bonne graisse et un quart de gruyère râpé. Laissez refroidir un peu, incorporez un ou deux œufs bien battus ; versez la moitié dans un moule beurré, ajoutez du hachis de bœuf et de chair à saucisse bien épicée, recouvrez avec votre reste de purée et mettez au four.

Servez chaud quand le dessus formera une belle croûte dorée.

VOUS EN VERREZ LA FIN

Avec un hiver humide les rhumes sont communs ; le meilleur remède pour les guérir radicalement est le *Baume Rhumal*.

Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 décembre : Messe de minuit, Pierre Loti ; Correspondance, G. Sand et l'abbé Rochet ; Les lois de la guerre, le gén. Dragomirof ; La formation des Etats-Unis, P. de Coubertin ; Le 31 octobre 1870, L. Herbet ; Marie, amour de village, A. Albalat ; Les manœuvres navales anglaises, M. Duboc ; Avant l'amour, Mme Marcelle Tinayre ; L'équilibre des fictions du budget, G. Stell ; Politique extérieure, Mme Juliette Adam. Pages courtes : Noël, M.-A. Gossez ; Jardin de charité, C. Maclair.

La Quinzaine : Décentralisation ; Les provinces ; L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, Critique musicale, Critique dramatique, Sciences, Etranger, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport.

ILS SONT NOMBREUX

Combien de malades ont dû le rétablissement de leur santé au *Baume Rhumal*, le spécifique sans rival pour la guérison des rhumes, toux, grippe, bronchites.



1

2

3

TOILETTES D'ENFANTS (Voir l'article, page 579, col. 1)

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Le chien se dressa sur ses pattes de derrière, appuya celles de devant sur la couverture rouge à fleurs, et lécha la main de Jean, cette main raidie, jadis prodigue de caresses.

—Subsidiairement, madame Catherine, dit le brigadier, faudrait nous raconter la chose... C'est dur, je le sais bien... en face du camarade qui fut pour vous un si bon mari... mais nous précédon les magistrats, et si vous voulez qu'on trouve l'assassin, nous devons nous hâter. Qui sait si, à l'endroit où tomba Jean, on ne découvrira pas un indice capable de mettre sur la voie...

Catherine se tourna vers le mort, et d'une voix égale, basse, sans vibration, comme si le ressort de sa vie était cassé sans retour, elle raconta sa longue veillée, l'arrivée de Brisquet, son effroi en s'apercevant que le chien avait la gueule ensanglantée; sa course nocturne à la suite de Brisquet, et puis son épouvante, en voyant raide et froid, dans la clairière, le corps de son Jean... Elle dit ensuite comment elle l'avait rapporté sur son dos, puis la veillée funèbre durant laquelle elle espéra vainement retrouver encore un peu de vie dans le corps immobile...

Les hommes écoutaient, graves, remués jusqu'au fond du cœur par cette énergie si grande, ce courage si simple. Quant aux garçons, tous trois se rapprochèrent, poussés par un même élan, et tombant à ses pieds, les mains jointes, élevant les bras vers elle :

—Oh ! mère ! mère ! dirent-ils.

—Oui, oui, fit le brigadier en tordant sa moustache, c'est bien, faudra l'aimer, la respecter, et remplacer à vous trois Jean Tournil, un brave à trois poils. Ce que nous pourrons faire pour la veuve et les orphelins d'un camarade, nous le ferons. Il est mort sur son champ de bataille, à lui. Un garde-chasse tombe dans le bois qu'il défend ! Mais si nous découvrons le bandit qui a fait le coup ! jour de Dieu ! son affaire sera bonne !...

Il ajouta, en s'adressant à Catherine :

—Il faudrait nous accompagner, voyez-vous, et montrer l'endroit où vous avez trouvé le corps.

—Mon Dieu ! fit-elle, faut-il donc que je l'abandonne !...

—Ma bonne Catherine, dit une voix compatissante, je prierai pendant que vous accomplirez ce douloureux devoir !...

Le curé du village prit place au chevet du mort, et la veuve, posant la main sur la tête du chien :

—Allons, Brisquet, il faut retourner là-bas !

L'intelligente bête lécha une dernière fois les doigts de Jean, puis ceux de la veuve, flaira les gendarmes, le garde-champêtre, parut se rendre compte de ce qui se passait, et de l'importance de sa mission ; puis elle s'élança hors de la cour, tourna à gauche et s'enfonça dans le bois.

La campagne, quoique rigide et glacée, n'était cependant point sans beauté. Le ciel d'un bleu pur brillait à travers les branches dépouillées ; les racines et les feuilles craquaient sous les pieds ; un air sec emplissait les poumons. On marchait vite à travers les sentiers escadant la colline. Brisquet courait, le nez sur une trace, jetant de temps à autre un aboiement. Nulle hésitation dans sa démarche. Il savait la route. Tournant les bosquets de bois, longeant les buissons, il allait, et derrière lui, muets, le cœur levé, marchaient les hommes et la veuve.

Enfin, la clairière apparut : vaste, ronde, dessinant une large étoile de routes divergentes. Brisquet en fit le tour à deux reprises, puis, gagnant une allée à gauche, il hurla d'une façon terrible, fronçant les lèvres et montrant les dents.

—L'assassin est venu par là ! dit le brigadier.

Brisquet recommença le tour de la clairière, suivit un sentier, revint lentement, et aboya d'une façon plaintive.

—Jean se trouvait de ce côté, ajouta le garde champêtre.

Tous trois, baisés contre le sol, examinèrent alors les moindres traces, cherchant des vestiges de pas ; mais le froid avait été rude, et sur la terre gelée ne restaient pas d'empreintes. Seulement, au milieu de la clairière, une large tache brune : le sang de Jean Tournil.

—Rien à relever ici, dit le brigadier, il s'agit de suivre l'allée prise par le meurtrier.

Cette fois, Brisquet chercha à son tour et, se dressant contre un buisson d'épines, il en rapporta un lambeau d'étoffe brune à laquelle tenait un bouton de cuivre ayant été jadis argenté.

—Ah ! fit le brigadier, voilà qui peut servir... Un peu plus

loin, on a couché ici une bête fraîchement tuée... Plus de doute, le crime est l'œuvre d'un braconnier... Il me semble d'ailleurs avoir vu à quelqu'un d'ici une veste semblable.

—Loup-Cervier ? dit le second gendarme.

On chercha longtemps sans rien découvrir de plus.

Il s'agissait de prévenir le par uet.

Pauvre Catherine ! Elle ne pouvait pleurer en paix celui qui, en mourant, emportait la moitié de sa vie. Des voisines compatissantes emmenèrent les jeunes enfants, et Louise resta seule au logis. Tout le jour, dans cette chambre funèbre, se succédèrent des hommes venant, au nom de la loi et de la société, demander des renseignements à la veuve sur le drame de la veille, et le nom des braconniers ayant proféré des menaces contre son mari.

—Je ne puis nommer personne, répondit-elle en secouant la tête, personne, Monsieur... Jean n'a jamais dressé un procès-verbal sans être menacé de recevoir un mauvais coup...

Cherchez parmi ceux qu'il a fait condamner, il n'y a qu'un de ces misérables capable, d'assassiner un homme aussi bon, aussi brave que mon Jean.

Après les magistrats, vint le médecin.

Celui-ci ne se contenta pas de regarder les plaies béantes, il fouilla dans la poitrine du mort avec des outils d'acier, mesurant la profondeur des trous, cherchant les balles qui avaient jeté à terre et tué rude le garde chasse.

Il retira les balles et les remit au juge d'instruction.

—Singulier calibre, dit celui-ci ; l'homme qui a tué Tournil a dû les fondre lui-même.

Les balles allèrent rejoindre le bouton désargenté et le lambeau de drap brun.

Enfin, vers le soir, Catherine respira. Elle n'avait plus autour d'elle que sa couvée d'orphelins. Les rideaux du lit étaient retombés, cachant à ces innocents la face exsangue et tirée du mort. Trois femmes priaient à voix basse, et la mère Pélican, assise sur la pierre du foyer, attirait à pleins bras les têtes blondes et brunes sur son cœur désespéré.

Elle dut cependant se souvenir que tout n'était pas fini.

Pour les travailleurs et les pauvres, tout devient difficulté et douleur.

Le lendemain devait avoir lieu l'enterrement ; et s'il est possible aux heureux du monde de soustraire le spectacle de leur douleur à la foule plus ou moins sympathique accompagnant le convoi du père et de l'époux, les gens du peuple n'acceptent ni ne demandent cet allègement. Ils portent leur croix, si lourde qu'elle doive être. Catherine avait résolu de marcher derrière la bière de Jean, entourée de toute cette famille qu'il chérissait d'un si grand amour. Après avoir un instant gardé près d'elle les chers petits, elle ouvrit les armoires, prit des vêtements à elle, des habillements d'enfants, et passa tout en revue. Aidée de Louise qui cousait déjà bien, et de Céleste dont les petits doigts faisaient des grands points noirs, elle recousit des jupes, serra des corsages, rangea des mouchoirs ; et quand elle s'abandonna sur sa chaise, la tête appesantie, les bras tombants, la tâche était finie, le deuil était prêt.

Elle coucha les enfants, et revint près de la couche funèbre.

Les doigts de la mort avaient davantage creusé le visage du trépassé sous les paupières bleues, serré les narines, et laissé sur le front et les joues ces méplats sinistres, ces coups de faux qui la trahissent, indélébile modelage auquel l'œil exercé ne se trompe jamais.

À l'aube, elle était debout.

Seule avec ses filles, elle plaça Jean dans le cercueil. Des bouquets de plantes aromatiques survivant à l'hiver l'embaumèrent de leurs odeurs agrestes. Elle lui laissa son chapelet entre les doigts, mais elle ne put abaisser les paupières, qui s'étaient fixées sur le meurtrier.

Quand il fut dans ce lit, d'où jamais il ne devait sortir, elle habilla les enfants.

Les chers anges étaient troublés par le grand mouvement qui se faisait autour d'eux. La présence de ces hommes graves, questionnant écrivain, celle du prêtre, enfin la vision du père dont chacun d'eux avaient baisé la main, cette main dont les lèvres gardaient encore la froideur glacée, ces apprêts terminés au milieu d'un silence plus effrayant que les larmes, tout concourait à les opprimer. Ils voyaient à peine la mère, toute à ses devoirs envers le compagnon qu'elle allait quitter pour jamais. Elle se sentait, à cette heure, plus épouse que mère ; encore un jour et les orphelins reprendraient tous leur droits. Louise les gardait, leur parlait, faisant violence à son chagrin pour les consoler. Mais, hélas ! Georges comptait dix ans, Luce en avait sept, Claudin et Claudine, les jumeaux, cinq ; puis Nichette, la dernière mignonne, que la mère devait encore porter dans ses bras.

RAOUL DE NAVERY

LE CADET DE LA VÉRENDRYE

OU LE

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

(Suite)

Pour dégourdir ses hommes, Joseph leur avait ordonné l'exercice militaire chaque matin et chaque après-dîner.

Le Renard et l'Écureuil confectionnaient des raquettes pour eux et pour leurs maîtres.

M. de la Vérendrye, s'entretenant un jour avec Pierre au sujet de la Pipe et du trésor que cette montagne recélait en son sein, avait convenu que le temps le plus propice pour l'aller quérir, serait quand la nature reposerait endormie sous son immense drap blanc. Le trajet ne présenterait pas autant de difficulté en raquettes, et la masse aurifère serait transportée très-aisément sur un traîneau sauvage : la "tobogganne."

Quelques jours après l'échange des prisonniers, Pierre avait songé à trouver une femme de chambre à l'Espagnole. De l'Écureuil, à qui il s'en était ouvert, il avait appris qu'au ouigouam de Patte-d'Ours, le jeune homme avait une sœur, à peu près de l'âge de la senorita.

Patte-d'Ours était rusé. Le choix de Joseph, en prenant ses deux fils, lui avait plu. Il s'était dit que ses enfants apprendraient beaucoup de choses utiles chez les blancs, et acquerraient par là, une grande supériorité sur leurs camarades.

Il ne doutait pas qu'il en serait de même pour sa fille. Et puis, les Français étaient généreux : elle recevrait des cadeaux, tout comme ses frères.

Toutes ces choses se présentèrent rapidement à son esprit, quand il reçut le message de Pierre, et sa décision fut tout de suite arrêtée. Mais il ne se pressa pas pour cela. Ce n'est pas dans le caractère du sauvage de conclure une affaire lestement ; il y apporte plus de cérémonie, plus de solennité, souvent pour la forme, afin d'en imposer à celui avec qui il négocie.

Dona Maria fut très touchée de cette délicatesse de M. de Noyelles, et ses magnifiques yeux noirs reflétèrent ses sentiments ; ce qui fit un plaisir bien doux à ce bon garçon.

La jolie brunette avait voué une reconnaissance éternelle à ses sauveurs, et comme elle l'avait dit, dans ses prières quotidiennes, elle pria le Tout-Puissant d'éloigner d'eux tout danger, et de protéger spécialement MM. de la Vérendrye et de Noyelles.

Les enfants de la noble Ibérie vivent sous un soleil ardent, qui fait couler dans leurs veines un sang plus chaud que sous une zone tempérée. Se laissant emporter par le sentiment, bon ou mauvais, qui l'anime, l'Espagnol saura tout faire, rien ne l'effraiera pour atteindre son but.

Dona Maria à mesure qu'elle connaissait mieux les officiers canadiens, pouvait mieux apprécier leur beau caractère.

Subissant la loi des contrastes, et à son insu, la belle enfant trouvait le blond lieutenant de Joseph plus aimable que celui-ci.

Son esprit ouvert, enjoué, avait fait impression sur son cœur.

Cupidon—qu'on ne s'étonne pas de le voir ici : il est partout ; s'il ne remplit pas le ciel, il remplit la terre—a donné aux senoritas de l'Espagne, pour lui offrir des victimes, une jolie main, un éventail, et de grands yeux noirs d'un charme infini.

Dona Maria n'avait pas d'éventail, — mais en eût-elle possédé que à cause de la saison hivernale, cet objet n'eût pu convenablement lui servir. Toutefois, elle pouvait bien s'en passer ; le jeu de ses yeux, de cette nuance qu'aimait Pierre, lui suffirait amplement pour l'accomplissement d'un dessein qui venait de naître dans sa tête de jeune fille. Elle avait d'abord repoussé cette idée, ne voulant pas y songer trop longtemps de crainte d'y succomber ; mais un jour, après une conversation avec Pierre, ayant finement manœuvré, elle avait cru discerner ce qu'elle désirait connaître.

Et en tremblant, elle s'avoua que, si elle pouvait gagner l'amour de Pierre, ce serait pour elle le plus grand bonheur sur terre.

Et Pierre ?

Oh ! il subissait le charme de cette gracieuse fille d'Eve. Lui qui

avait vécu depuis près de deux ans loin de Montréal ; loin de ses gaietés, de ses belles fêtes et de ses jolies filles, avait trouvé avec plaisir qu'à la beauté, Dona Maria joignait des qualités sérieuses, et de l'esprit.

Naturellement, sous les cruelles circonstances qui avaient changé et bouleversé son existence, et durant sa captivité, l'Espagnole n'avait pu supporter les dures épreuves qui l'avaient assaillie sans en montrer des traces sur son visage, et sans avoir intérieurement l'âme endolorie.

Se sachant hors des mains des Yhatchélinis, et faisant un retour sur les quelques derniers mois, témoins de ses malheurs, elle pleura amèrement, s'abîma dans la tristesse de l'être qui n'a plus ni parents ni amis ; puis, ses larmes furent moins abondantes, et elle examina ce qui se passait autour d'elle, machinalement d'abord, avec intérêt ensuite, et enfin avec plus d'attention.

Elle renaissait à la vie.

C'est alors qu'elle remarqua plus particulièrement M. de Noyelles.

Joseph s'était aperçu d'un faible changement dans les manières de son intime. Le nom de Dona Maria revenait souvent dans leurs conversations, et qui l'y amenait ? toujours Pierre.

Un jour, ce dernier fut tout interloqué quand Joseph lui demanda malicieusement laquelle de l'Espagnole ou de la Canadienne, Mademoiselle de la Périère, avait le plus doux regard ? Et le soir lorsqu'il fut seul, repassant dans sa mémoire les incidents de la journée, Pierre se dit :

— Serais-je amoureux de la senorita ?

Longtemps dans son lit, il rêva, les yeux ouverts, jusqu'à ce que le sommeil vint clore ses paupières.

Le jour suivant, en rencontrant Joseph :

— Sais-tu, dit-il, que nous devrions aller chercher notre or à la Pipe ? Et, si tu veux me le permettre, j'irai, moi, quérir cette fortune qui sera mieux ici que là-bas.

— C'est bon ! je vais te donner nos deux Yhatchélinis pour t'y conduire. Quand partiras-tu ? demain ?

— La journée vient de naître, pourquoi ne partirais-je pas immédiatement ?

— Oui, mais il faut te préparer ?

— Oh ! du tout ! Nous n'aurons pas grand chose à prendre.

Le Renard et l'Écureuil ne mirent pas une demi-heure à s'apprêter. Les trois voyageurs, munis de raquettes pour marcher sur la neige et remorquant deux toboggans, sortirent du fort, descendirent vers la rivière et, gagnant l'Est, suivirent la rive Nord afin de n'être pas vus des Yhatchélinis. Ils allaient d'une allure rapide et ne tardèrent pas à mettre une bonne distance entre eux et la bourgade.

Le soir, ils firent une halte.

Ils se creusèrent un trou dans la neige, arrangèrent leurs toboggans pour se garantir du vent glacial qui soufflait, et se roulèrent dans les couvertures de laine qu'ils avaient emportées et, pendant que deux dormaient, le troisième veillait pour la sécurité commune.

Au jour naissant, les trois hommes se remettaient en route pour la grotte de la montagne à la Pipe, où ils arrivaient dans la matinée.

Rien n'indiquait que des pieds étrangers eussent pénétré dans cette retraite. Après avoir fait un feu et s'être bien réchauffé, Pierre, guidé par l'Écureuil, alla voir la masse d'or extraite de la cachette, entre la source et la grotte. Quand il sortit du long tuyau, ou boyau, qui conduisait à la seconde chambre—la chambre du trésor—il remarqua un jet de lumière qui tombait en plein sur l'énorme pépite. Il suivit du regard ce rayon, et remarqua qu'il provenait d'une fissure dans le mur de la grotte. Il y appliqua l'œil droit et vit que, si cette ouverture pouvait être agrandie, il s'épargnerait la tâche de reporter l'or dans la première caverne.

La fissure donnait sur un ravin ou "coulée" circulaire dans le manche de la Pipe. Aussi loin de la coulée que la vue s'étendait, une nappe dont aucun arbre ne maculait la blancheur, se déroulait, immense, et se confondait à l'horizon avec la voûte céleste.

Dans la coulée croissaient des pins et des sapins.

— Nous partirons demain, dit Pierre à son compagnon, et si cela est praticable nous agrandirons cette fente et nous sortirons par là.

Ils rebroussèrent chemin.

En arrivant à la première grotte, ils trouvèrent le Renard bien excité.

Il était sorti, raconta-t-il, pour ramasser quelques brassées de bois aux alentours ; et au moment où il se disposait à rentrer, une balle avait sifflé à son oreille et s'était aplatie sur le calcaire à côté de lui. Se retournant promptement il avait cru apercevoir quelques sauvages se dissimulant derrière des arbres.

Cette attaque venait précisément de s'accomplir.

XV

BROSSARD ENCORE EN SCÈNE

Joseph, Dona Maria, et la garnison du fort LaJonquière avaient vu s'évanouir à l'horizon les silhouettes des trois *raquetteurs* ; avant de rentrer à leurs quartiers, ils embrassèrent du regard l'immense étendue de pays qui se déroulait aux quatre points cardinaux.

— Mais voyez donc, *senor*, dit tout-à-coup Dona Maria, indiquant le sud de sa main mignonne ; ne dirait-on pas qu'il y a là-bas des êtres humains en mouvement ?

Aussitôt tous les yeux se braquèrent dans la direction indiquée.

Il n'y avait pas à s'y tromper ; et avant une heure, Joseph savait ce qu'étaient ces nouveaux personnages ; car ils avaient l'air de diriger leurs pas vers le fort.

— Pouvez-vous voir à quelle race ces gens appartiennent, *senor* ? Si c'était un parti de mes compatriotes en exploration ? . . .

— Il est impossible de distinguer cela maintenant, mais dans une demi-heure nous serons fixés . . . En attendant, *senorita*, comme le froid est piquant, si vous entriez vous réchauffer ? . . . Je vous avertirai dès que j'aurai reconnu ce monde que la première vous nous avez signalé.

Dona Maria obéit. Joseph demeura sur la plate-forme du fort se promenant de long en large pour se tenir chaud.

Entin, tout passe ; et trente minutes plus tard, Joseph avait reconnu une forte troupe de sauvages Assinibouëls. Il se rendit auprès de la jeune fille pour le lui annoncer, puis revint au poste qu'il occupait. Tous ces peaux-rouges étaient chaussés de raquettes. Ils s'avançaient sans ordre, pêle-mêle ; quand ils arrivèrent sur la rive sud de la Saskatchewan, ils s'arrêtèrent un moment pour se masser ; puis, obéissant à la voix d'un chef, ils descendirent la berge et traversèrent la rivière. Joseph essaya de les compter, quoique la tâche fut difficile. Approximativement, il estima leur nombre à deux cents guerriers. Chose qui le surprit et lui inspira une stricte vigilance, c'est que pas une femme ni un enfant n'accompagnaient ces moricauds.

C'était évidemment un parti de guerre qui se présentait, car ils étaient trop nombreux pour un parti de chasse.

Il les perdit de vue quand ils furent au bas de la rive Nord, la hauteur de la berge les lui cachant, et il commençait à s'étonner de ne point les voir apparaître au sommet lorsqu'il aperçut à cinq cents mètres à droite, sur la rivière, une dizaine d'indiens s'éloignant au pas de course, la tête penchée, suivant une piste : celle de Pierre et des deux Yhatchélinis.

Pais, apparurent, gravissant la berge escarpée, les sauvages qui vinrent jusque sous les murs du fort.

Leurs chefs demandèrent à entrer, ce que Joseph leur refusa.

— Je recevrai trois de vous, seulement, mais à condition que les guerriers Assinibouëls s'éloignent à quelque distance. Je me rappelle la tentative de vos frères, l'an dernier, où ils ont voulu abuser de la bonté des blancs et s'emparer d'eux et de leur grande cabane.

Les sauvages jurèrent qu'ils n'étaient pas ceux qui avaient médité la perte des Français et le prièrent de les écouter. Ils se retirèrent vers le village des Yhatchélinis, avec lesquels ils fraternisèrent.

Durant ce temps-là, trois chefs Assinibouëls étaient reçus au fort. Ils firent de longues harangues qui tendaient à obtenir la grâce de leurs frères.

Joseph leur répondit qu'il n'était point en état de la leur accorder, qu'ils avaient monsieur le général pour père, que celui-ci l'avait envoyé à eux ; qu'il rendrait compte à monsieur le général, et que ce dernier verrait ce qu'il aurait à faire, mais qu'ils pouvaient, néanmoins, être assurés que, bien loin de leur faire subir la peine qu'ils méritaient, il porterait, au contraire, leur père Ononchio à leur pardonner, persuadé de la sincérité de leur repentir.

Sur ce, apparemment satisfaits des paroles de Joseph, les Assinibouëls retournèrent rejoindre leurs guerriers.

Mais Joseph ne se départit pas de sa vigilance, et bien lui en prit.

Les Assinibouëls et les Yhatchélinis se donnèrent réciproquement le calumet de la paix. Pendant cinq jours, ils se régalaient entre eux, après quoi les premiers, se voyant beaucoup plus nombreux que les derniers, firent main basse sur eux et massacrèrent tout, hors quelques femmes et enfants qu'ils emmenèrent prisonniers.

Joseph fut témoin involontaire et impuissant de cette scène sangninaire.

Il ne pouvait risquer sept hommes contre deux cents sauvages. Il leur envoya des coups de fusils, qui causèrent quelque dommage aux assaillants, mais ceux-ci ne tardèrent pas à décamper, dirigeant leurs pas vers le sud-ouest.

Qu'étaient devenus Pierre, le Renard et l'Écureuil ?

Reprenons notre récit au moment où, vivement ému, le Renard racontait à Pierre qu'une balle avait sifflé à quelques pouces de sa tête et s'était écrasée sur le roc, à côté de lui.

Le soleil inclinait alors au couchant.

— Les abords de notre grotte seront bien surveillés cette nuit, dit Pierre ; une sortie par là serait dangereuse, mais, à l'autre grotte, le même péril n'est pas à redouter. L'Écureuil viendra avec moi pendant que son frère veillera.

Les trois hommes avaient roulé de grosses roches à l'entrée de la première caverne, la fermant ainsi presque hermétiquement. Il n'y avait pas à craindre que l'inconnu du dehors pût les renverser et s'introduire dans l'intérieur de leur retraite.

Et Pierre, sans plus tarder, se rendit à la chambre du trésor.

Là, il expliqua au jeune Yhatchélini ce qu'il attendait de lui.

Armés chacun d'une hachette et d'un levier de bois ils agrandirent l'ouverture qu'avait remarquée Pierre.

Une demi-heure suffit à ce travail, et les deux hommes se glissèrent dehors. Ils se trouvaient au fond de la coulée.

Au firmament pas une étoile ne brillait ; mais la neige permettait, grâce à sa blancheur éclatante, de relever ça et là, à leur silhouette sombre, les arbres autour d'eux.

Ils se mirent à l'œuvre et abattirent plusieurs jeunes pins. Cela fait, ils retournèrent auprès du Renard lequel rapporta que rien d'inusité n'était survenu durant leur absence.

Tandis que l'un d'eux montait la garde, les autres reposaient. Et ce, à tour de rôle, jusqu'au matin.

Le déjeuner fut frugal, comme on ne pouvait prévoir la durée de leur séjour en ce lieu, il devenait impérieux de ménager les vivres apportés du fort.

Après le repas, Pierre retourna à la seconde caverne qu'il avait baptisée en riant : " la chambre du trésor." Cette fois le Renard le suivait, l'Écureuil restait en faction.

Le soir les deux hommes rentrèrent dans la première grotte, très fatigués, ayant travaillé durement tout le jour.

— Demain, j'aurai fini, dit Pierre à ses compagnons, et si le sort nous est favorable, nous montrerons les talons aux gaillards qui en veulent à notre peau.

Les meilleurs calculs sont parfois déjoués.

M. de Noyelles croyait finir son ouvrage au milieu du jour, comme il l'exprimait la veille, mais ce ne fut que très tard l'après-midi qu'il considéra enfin comme terminé ce qui l'avait tant occupé.

Au souper, lorsque les trois hommes étaient réunis, un coup de feu tiré entre les roches qui bouchaient l'entrée de la caverne, les fit sursauter. Ils étaient heureusement hors d'atteinte, mais ils eurent encore là un signe manifeste des intentions que nourrissaient à leur égard ceux qui les assiégeaient.

Le lendemain, les effets apportés sur les traîneaux furent portés à la chambre du trésor.

Quoique M. de Noyelles fut prêt à partir, il ne jugea pas le moment favorable et crut devoir attendre encore.

— Mais il faudra partir demain, se disait-il en reprenant le chemin de la grotte dont l'entrée regardait les Jumelles. Nos provisions de bouche sont épuisées ; à peine avons-nous de quoi nous mettre sous la dent pour deux autres repas. Et puis, nos amis de La-Jonquière, vont s'inquiéter de notre longue absence ! . . . Oui . . . il faudrait partir demain ! . . .

Les deux Yhatchélinis et leur maître prenaient leur repas dans le couloir qui dominait la grotte ne voulant plus s'exposer au danger du soir précédent.

Tout à coup, le Renard renifla fortement et, s'approchant de Pierre :

— Chef blanc, le Renard vient de constater une nouvelle tentative du dehors pour nous faire périr. Ils veulent nous enfumer, ne sens-tu pas la fumée qui s'infiltre à travers les roches amoncelées à la porte de notre retraite ?

C'était vrai, et, devant la fumée qui se faisait plus épaisse et plus âcre, nos trois amis durent fuir. Mais le boyau qui reliait les deux grottes était plutôt comme la cheminée d'une fournaise, et la fumée s'y engouffrait, forçant toujours à reculer les trois êtres qui l'habitaient. Elle les suivit jusqu'à la grotte contenant la pépite, mais là, elle monta en capricieuses spirales et s'échappa par quelques fissures de la voûte.

— Nous allons déjeuner dans ce lieu pour la dernière fois, dit Pierre, le matin, car nous partirons d'ici dans une demi-heure. Il revenait de la coulée, et son visage respirait la joie.

Le lecteur a probablement deviné quels étaient les ennemis des trois hommes enfermés dans le souterrain de la Pipe ?

RÉGIS ROY.

A suivre

Souffrances Atroces
PROVENANT DE
RHUMATISMES
C. H. King, Water Valley, Miss., guéri par
La Salsepareille d'Ayer

"Pendant cinq ans, j'ai souffert de douleurs atroces provenant de rhumatismes musculaires. J'ai essayé de toutes les médecines connues, j'ai consulté les meilleurs docteurs, je suis allé trois fois à Hot Springs, Ark., où j'ai dépensé 1000 dollars, sans compter les notes de docteurs, mais je n'ai pu obtenir qu'un soulagement temporaire. J'avais tellement maigri que j'en étais arrivé à ne peser que quatre-vingt-treize livres; j'avais le bras et la jambe gauches tout déformés, les muscles s'étant retournés comme des nœuds.



Je ne pouvais pas m'habiller sans aide et pouvais seulement me traîner dans la maison en m'appuyant sur une canne. Je n'avais pas d'appétit et les médecins m'assuraient que je ne pourrais pas vivre. Après avoir essayé de tout, et avoir enduré les plus affreuses tortures, je commençai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. En moins de deux mois, je pouvais marcher sans canne. En trois mois mes membres commencèrent à reprendre leurs forces, et dans l'espace d'un an j'étais guéri."

La Salsepareille d'Ayer
La Seule admise à l'Exposition de Chicago.

CHOSSES ET AUTRES

— Il y a dans le sud des Etats-Unis 27,000 negres instituteurs.

— L'Angleterre possède 88,000 maîtres d'écoles.

— Une dépêche de Constantinople annonce que 500 Arméniens viennent d'être massacrés à Diarbékir.

— On dit qu'il y a, à Chicago, 70,000 personnes qui comptent sur la charité publique pour se sustenter. L'indigence est la mère de l'Anarchie !

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou **Lait Candés**
Dépuratif, Tonique, Digestif, et si se Hâle.
Fougères, Rides précoces, Hémorroïdes,
Boutons, Efflorescences, etc., couverte
précis du visage clair et uni — à l'état
pur, il est blanc, on le voit, à laque et
Tache de rousseur.
Il date de 1849
89 St-Denis, 1^r

UNE SEMAINE DE
Vente - Extraordinaire
A LA MAISON DE
E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc., etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

- 50 doz. Bouteilles de SAUCE WORCESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendu régulièrement 10c, spécial..... 2½c
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie première qualité et vendu régulièrement 10 c, spécial..... 2½c
- Grands verres rempli de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour. Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendu 10c, spécial..... 5c
- Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial..... 5c
- Cocoanut en paquet, marque Criptal, vendu 10c, spécial..... 5c
- Huile à moulin, grandes bouteilles, vendu 15c, spécial..... 7c
- Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendue 25c, spécial..... 14c
- Poudre pour polir et nettoyer les argenteries, vendue 25c, spécial..... 10c
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial..... 9c
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial..... 9c
- Blende Indigo, vendu 15c, spécial..... 8c
- Pâte à poêle, " 10c, " " " grande boîte 15c, " " " " Pommades (Vaseline), vendu partout 20c, spécial..... 8c
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c, spécial..... 7c
- Savon Quaker, vendu régulièrement 5c, spécial..... 2½c
- Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial..... 2½c
- Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial..... 6c

FERBLANTERIES

- Plats pour laver les mains, valant 15c, spécial..... 5c
- Assiettes à tarte, à diner ou à soupe, valant 6c, spécial..... 2c
- Caniste à l'huile de charbon ½ gallon, valant 15c, spécial..... 8c
- Porte ordure, valant 10c, spécial..... 5c
- Antonnoirs, " 5c, " " " " Boîtes à pain peintes et décorées, valant 45c, spécial..... 19c
- Chaudières à charbon, valant 25c, spécial..... 13c
- Chaudières à charbon en tôle galvanisée, valant 35c, spécial..... 19c
- Terrine à lait, valant 5c, spécial..... 3c
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4c
- Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, moules, cuillères au choix..... 1c

GRANITE

Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offert. Nous recevons journellement des lo s jobs que nous offrirons d'ici au jour de l'an à des prix qui ne manqueront de répandre notre réputation si avantageusement connu.

Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que Poupées, Petits Soldats, Petits Tramways, Petits Bateaux Etc., Boîtes de Toilettes, Miroirs de luxe Etc., Etc.

D'ici au jour de l'an notre magasin ne fermera qu'à 9.30 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre notre magasin tous les jours et aussi lui permettre de bien tout visiter chaque département dans chacun leur spécialité. Après le jour de l'an et les jours suivants notre magasin sera fermé à 6h. p.m. le Samedi et les jours de Fêtes exceptés.

E. LEPAGE & Cie
Coin des rues St-Laurent et Duluth.

Buvez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicer. Echantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

"Korrect Shape" Boot Shop.

DEPARTEMENT DES DAMES.

Quoi de plus utile et agréable comme cadeau de l'an, qu'une paire de Bottines ou Souliers "Korrect Shape."

Nos chaussures sont uniques, de fabrication spéciale, de formes nouvelles raisonnées et quand on les a portées une fois, on n'en veut plus d'autres. Elles donnent le confort, voyez-vous?

Votre choix est énorme et facile, car, nous n'avons que des chaussures élégantes et de confection supérieure. Nos prix de vente frisent les prix de fabrication.

OUVERT LE SOIR DURANT LES FETES.
FRENCH & SMITH, 235 ET 237 RUE ST-JACQUES.

Aux Femmes et aux Jeunes Filles Pales et Faibles

Si vous êtes pâles et faibles prenez les fameuses **PILULES ROUGES DU Dr CODERRE.**

Le **BEAU MAL** ne résiste pas à l'action bienfaisante de ces pilules recommandées.

Les **Pilules Rouges du Dr Coderre**, renforcent, tonifient et purifient le système. Elles augmentent la matière colorante du sang donnent un beau teint et de la force.

Prix : 50 cents la boîte
6 boîtes pour \$2 50
Expédiées partout.

ÉCRIVEZ
COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE
NORTH ADAMS MASS.

V. ROY & L.-Z. GAUTHIER, J. EMILE VANNIER

Architectes et évaluateurs
207, RUE SAINT - JACQUES,
(Bâtisse Nordheimer)
VICTOR ROY L.-Z. GAUTHIER
TELEPHONE : 2113

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, RUE SAINT - JACQUES
"BATISSE IMPERIALE" MONTREAL

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M^r CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSEES
sans ACCUSE PURGATION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
L. KIRN
L'Extrait éthérise de FUGÈRE Mâle Pure sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie **HAUGOU**,
54, Boulevard Edgar-Quinet
dans toutes les bonnes Pharmacies.



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaque d'Epilepsie, mal caduc,
Hysterie, Danse de St. Vite,
Maladies Nerveuses, Hypo-
condrie, Melancolie, Ine-
briete, Insomnie, Etour-
dissement, Debilité du
cerveau et de la mo-
elle epiniere, &c.

Cette médecine agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Elle est parfaitement inoffensive et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS
E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
Laroche & Cie, Québec.



Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON
LEOTY
8, Place de la Madeleine,
PARIS
Les Célèbres
Corsets
LEOTY
Parfaitement modelés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.
On peut se les procurer directement à Paris.
Les Dames sont priées d'écrire à M^{me} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Deux pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L^{te})
87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture
Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q. \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q. \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q. 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrement, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q. 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osiar Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont. 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
François Parent, de la brasserie de Beauport 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. Davil, Montréal 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q. 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A. 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont. 25 00
	G. Constant, Vaudreuil 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boite de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.
Livres d'occasions, achat et vente.
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites.
Prix spéciaux pour marchands.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE
MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Grande Vente de Mocassins

500 Mocassins lacés en cuir de renne, qualité splendide, valeur régulière, 75c la paire, seulement 58c la paire.

Chaussures pour Dames

Des milliers de paires de chaussures et souliers pour dames seront offerts à des prix spéciaux jusqu'après les fêtes. Une ligne spéciale de chaussures pour dames valant \$2.25 la paire, sera vendue à \$1.85 la paire.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Prix des gants

Gants de kid à 4 boutons, 35c, 60c, 75c, \$1.10, \$2.00 la paire.
Gants de kid à 4 boutons, 90c, \$1.38 et \$1.70 la paire.
Gants de kid se laçant à sept agrafes, 75c, 90c, \$1.50 la paire.
Gants de kid doublés, \$1.35, \$1.45, \$1.90, \$2.25, \$3.30.
On trouvera que nous vendons nos gants de kid de dix à vingt pour cent meilleur marché que les magasins de détail de Montréal.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Habillements pour petits garçons

Habillements en tweed pesant, doublures chaudes, pour petits garçons, de \$1 à \$6.20.
Habillements en serge bleu marin, couleurs non changeantes, pour petits garçons, de \$1.50 à \$5.85.
Habillements en tweed de fantaisie doublures pesantes, pour petits garçons, \$2.10 à \$5.85.
Habillements en tweed écossais, nouveaux patrons d'hiver, pour petits garçons de \$3.75 à \$6.20.

Reefers en Nap, doublés en tweed pesant, pour petits garçons, de \$2 à \$7.
Ulsters en frise grise et brune, pour petits garçons, de \$3.55 à \$6.50.

Habits couverts doublés en tweed, coutures tuyautés, pour petits garçons, de \$4.55 à \$7.00

Gants doublés pour Messieurs

Assortiment choisi de gants de peau de chien, cape, antilope, chamois, kangarou, renne et daim, de 49c à \$4.85.
Des milliers de cannes pour messieurs de 49c à \$1.45.

Foulards pour Messieurs

Jolis foulards tachetés, rayés et dessins de fantaisie pour messieurs, de 16c à \$3.25.
Des milliers de mouchoirs de soie pour messieurs de 19c à \$3.00 chacun.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame